



LE COLOCATAIRE

Par Robert RAJEOT

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancereel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité
- Respecter, les autres, les lieux et une échéance

- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théatronautes** » proposent des outils adaptés qui facilitent la réalisation :

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après trente-six ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHOU

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

LE COLOCATAIRE
Pièce en quatre actes

Distribution

PAULINE : jeune fille indépendante d'une vingt-cinquaine d'années

SANDY : amie et colocataire de Pauline, même âge

MÉLISSA : amie et colocataire de Pauline, à peine plus âgée

GAUTHIER : père de Pauline, la bonne cinquantaine

EMMANUEL : boy friend de Pauline, entre 25 et 30 ans

La pièce se déroule dans la vaste pièce à vivre. Meubles à volonté, mais un canapé, presque au centre, ainsi qu'une table, des chaises, une table basse.

ACTE PREMIER SCÈNE 1

Sandy

Sandy passe d'un couloir à l'autre, apparemment très affairée, divers objets dans les bras. Elle monologue. Son téléphone sonne, elle répond (on ne peut plus dire, hélas, décrocher).

SANDY : Oui, c'est moi... c'est moi, maman. Comment, tu ne reconnais pas ma voix ! Fais-toi appareiller... Je dis : fais-toi appareiller... Non, je plaisante. Non, maman, je t'assure, je n'ai besoin de rien. Tout va bien... *(Elle continue en pointillés son manège)* Écoute, voilà plus d'un an que je suis en coloc avec Pauline et nous nous entendons bien... Enfin, maman, j'ai vingt-cinq ans, je ne suis plus une gamine ! Oui, je sais que pour toi, je serai toujours ton bébé et... oui, tu me nettoyait le cul avec du lait de toilette le... Oui, depuis il a poussé un peu de poil autour, enfin, encore un minimum avec la mode ticket de métro. Oh ! maman, ne joue pas les offusquées, et ne t'inquiète pas de ce côté-là...

Non, Pauline a un petit copain, mais pas moi. *(À part)* Enfin, pas tous les jours et pas en ce moment. *(fort)* Je disais : je ne vois pas le jour ; j'ai le nez dans le guidon. Non, c'est une expression, maman. Oui, je bosse, l'agrèg. avant tout...

Bon, excuse-moi, je dois te laisser, on sonne à la porte. C'est sans doute Mélissa qui a oublié ses clefs, ce matin... Oui, la troisième coloc, maman. Mélissa. On est trois filles, pas de mecs. *(à part)* Hélas !... *(fort)* Comment je suis sûre que c'est elle ? *(à part)* Elle me gonfle ! *(à sa mère)* Hé bien... On... on a convenu d'un code : deux coups bref, un long. Et puis, tu sais bien qu'on a fait installer un judas, sur ta recommandation, merci maman. L'entrebâilleur ? ... Heu... L'installateur passe mercredi prochain.

Il faut absolument que je te laisse pour aller vérifier si Mélissa a la même tête qu'au lever ou si elle s'est métamorphosée en DSK. Docteur de la Sorbonne de Kérouan. Oui, y a une Sorbonne à Kérouan. Non, je ne me paie pas ta tête, je plaisante pour détendre l'atmosphère. Atmosphère qui n'est pas tendue, c'est une autre expression.

Je te rappelle, promis. T'embrasse, bises... oui, bises.

(Elle en clique trois sur l'appareil, coupe la communication, se laisse tomber sur le canapé. Au public.)

Non, elle n'est pas juive, ma mère. Elle le mériterait ! Et d'ailleurs, je ne suis pas son fils juste sa cadette. L'invention du portable n'a pas que des avantages. Ni la webcam, ni Skype !

(Elle étend ses jambes, se déchausse.)

Bientôt, on nous greffera (forfait 24h : 30,99€) une micro-camera entre les sourcils —les Indous ont déjà marqué l'endroit d'un point rouge... à moins qu'ils aient une longueur d'avance sur la Corée et le Japon — afin que nos mères, dès la maternelle sache tout de nos faits, gestes et paroles en direct-live ; où l'on est et avec qui.

Merde , alors! Tanguy, c'est bon pour les mecs, pas pour les filles !

(Elle s'apprêtait à se lever. On entend claquer la porte d'entrée.)

SCÈNE 2

Sandy-Pauline

Sandy sursaute en voyant survenir une montagne ambulante et instable de boîtes, sacs surchargés et cartons.

SANDY : Ah ! c'es toi, Pauline.

PAULINE : Qui voulais-tu que ce soit ?

SANDY : Pour Mélissa, c'est un peu tôt, ou ton Manu chéri.

PAULINE : D'abord, ce n'est MON Manu que depuis quatre mois, ensuite, tu le sais bien, je ne lui ai pas encore donné les clefs du paradis.

SANDY : Juste celle de ta ceinture de chasteté.

PAULINE *(ployant sous ses paquets)* : C'est moins risqué.

SANDY : Sur ce point, je suis bien d'accord avec toi. Il est plus facile de chasser un garçon de sa vie que de son appart. Et je suis bien placée pour le savoir.

PAULINE : Dis donc, ça ne t'ennuie pas de me donner un petit coup de main ? J'ai fait toutes les courses, je suis vannée.

SANDY : C'était ton tour, non, Pauline ?

PAULINE : Certes, mais ce n'est pas une raison pour me laisser succomber sous la charge.

SANDY *(venant à son secours)* : Oh ! Excuse-moi, je suis étourdie.

PAULINE : Pas plus que d'habitude.

SANDY : Je reprenais mon souffle et mes esprits, après un appel de ma mère : vingt-sept minutes chrono.

PAULINE : Alors, tu as des circonstances atténuantes.

(Sandy la déleste de quelques sacs et les dépose sur la table, Pauline va porter le reste dans la cuisine.)

SANDY : Tu as trouvé mon « mascara grande ligne » ?

PAULINE *(off)* : Oui.

SANDY : Et mes Crisprolls allégés ?

PAULINE : J'ai tout trouvé, je t'ai dit.

SANDY : Tu es la meilleure, Pauline.

PAULINE : Je ne te le fais pas dire.

(Elle revient, se laisse choir de la même façon que sa copine sur le canapé. Elle fait sauter ses chaussures, se détend tandis que Sandy procède à un mini inventaire.)

SANDY : Tiens, tu prends des produits Gaylord Hauser ?

PAULINE : C'était en promo, j'ai pas hésité ; je vais tester. Tu serais sympa si tu me servais quelque chose à boire, Sandy chérie. J'ai sué sang et eau.

SANDY : Un grand verre d'eau pour la soif et une petite transfusion pour le sang ?

PAULINE : Deux doigts de Porto, par exemple.

SANDY *(s'éclipsant)* : Drôle de médecine.

PAULINE *(fort)* : J'ai eu une journée de malade entre la fac, mon mi-temps et les courses... *(à part, mi-figue mi-raisin)* Moi, ma mère, elle ne s'inquiète pas trop de mon sort. Pas du tout, d'ailleurs, pour être exacte. Ça fait au moins quatre mois qu'elle ne m'a pas donné signe de vie. Heureusement que j'ai mon frère et ma sœur pour conserver un semblant de vie familiale. *(Elle soupire)* Enfin, il y a pire...

SANDY *(revenant avec trois verres —un d'eau, deux de Porto— sur un plateau et des amuse-gueule)* : J'ai entendu ton aparté. Les parents, c'est tout l'un ou tout l'autre. Ils nous maternent jusqu'à quarante ans, voire plus, ou ils nous oublient à la tombée du nid.

PAULINE : J'avais tout de même vingt-et-un ans quand j'ai abandonné le nid, déjà passablement déserté.

SANDY *(trinquant)* : Et ton père, toujours divorcé ?

PAULINE : Comme ma mère, depuis quatre ans. Coïncidence étonnante, hein ? *(songeuse)* Quatre ans...

(Sandy vient s'asseoir près de sa copine, après avoir déposé le plateau sur la table basse, devant elles.)

SANDY : Et ça te remue toujours les boyaux, ma chérie.

PAULINE : Même si c'est un phénomène qui touche plus de 50% de la population, je croyais que ça n'arrivait qu'aux autres. J'entrevois les Noël futurs d'une façon bourgeoisement classique, mi-réconfort mi-ennui, avec trois ou quatre générations réunies.

SANDY : Ce n'est jamais l'idéal auquel on aspire. Est-ce que tu connais une famille où il n'y a pas de dissensions, de petites jalousies, d'incompréhensions, de mesquineries ? Cite m'en une seule.

PAULINE : En creusant, j'arriverai bien à trouver l'exception qui confirme la règle, mais j'ai la tête farcie d'une journée de merde et plus la force de réfléchir. Mes neurones font la colle.

SANDY : Parlons d'autre chose.

PAULINE : Ou de rien.

(Elles sirotent, grignotent machinalement —un peu fort et le regard fixe— sans trouver un autre sujet à... se mettre sous la dent.)

SCÈNE 3

Pauline- Cindy- Mélissa

Un bruit de serrure, la porte qui claque plus fort que la première fois.

PAULINE : Ça, c'est Mélissa, la discrétion pure.

SANDY : La douceur incarnée.

(Mélissa entre comme une naufragée, semant ses affaires sur la table, sur les chaises, abandonnant sa veste, ses chaussures sur son chemin et elle se vautre sur un fauteuil.)

MÉLISSA : Bonsoir les filles. Je vais vous dire, je suis...

PAULINE & SANDY *(lui coupant la chique)* : Vannée, lessivée, éreintée !

MÉLISSA *(redressant la tête)* : Ça se voit tant que ça ?

PAULINE : Excuse-nous, c'est ton leitmotiv tous les soirs.

CINDY : Et pour être franche, on est dans le même état de déliquescence.

MÉLISSA *(reliquant les verres de ses copines)* : C'est pour cette raison que vous vous murgez comme deux pochetrannes.

SANDY : Juste deux doigts de Porto.

MÉLISSA : C'est ce qui reste au fond des verres, oui !

SANDY : On commençait à peine.

MÉLISSA : Vous auriez pu m'attendre.

PAULINE : Tu ne nous a pas dit à quelle heure tu rentrais.

MÉLISSA : Avec le bus, c'est toujours dans ces eaux-là.

PAULINE (*montrant son verre d'eau*) : Tu veux un verre d'eau ?

MÉLISSA (*se relevant et fonçant à la cuisine*) : Tu te fous de moi ?

(Elle sort. Les deux autres boivent une gorgée, grignotent. Elle revient avec la bouteille et un verre à bière.)

MÉLISSA : Vous y avez mis un doigt, mes soiffardes... (*dressant son majeur, puis se reprenant en le remplaçant par l'index*) Un doigt tout de même.

SANDY : On l'a achetée il y a quinze jours !

MÉLISSA : Ne vous enfoncez pas, je sais ce qu'est la détresse.

SANDY (*grignotant à tout va*) : Tu es déprimée ?

MÉLISSA : Non, pas en ce moment, pas comme toi.

SANDY : Je ne le suis pas !

MÉLISSA : Alors pourquoi tu te goinfres comme une truie.

SANDY : J'ai un petit creux.

MÉLISSA : Que serait-ce si c'était un gros.

PAULINE : C'est vrai que s'il nous restait quelques synapses valides, on penserait à faire gaffe à notre ligne. Peu d'hommes préfèrent les grosses.

(Mélicca constate que le paquet de gâteaux est presque vide. Elle fonce à la cuisine, revient avec un énorme paquet de chips.)

SANDY : Petite soupape de décompression.

PAULINE : Avec ça, plus besoin de paliers.

SANDY : Paliers de quoi ?

PAULINE & MÉLISSA : De décompression !

SANDY : Ah ! oui, c'est vrai... j'avais un peu décroché de la discussion.

MÉLISSA : On a *un peu* l'habitude avec toi, Sandy.

(Toutes trois plongent la main dans le sac de chips, se remplissent la bouche, mâchent en hamster, sans retenue.)

SANDY (*postillonne en bondissant*) : Ah !... Au fuuueete, j'ai reçu ouif coude fuuifl...
(Elle s'étrangle.)

PAULINE (*lui tend son verre d'eau*) : Tiens, bois un coup.

(Sandy récupère son souffle et sa voix, puis reprend posément, détachant les mots comme pour tester l'état de ses cordes vocales, et se souvenir du texte exact.)

CINDY : Ah !... Au fait... J'ai reçu un coup de fil...

PAULINE & MÉLISSA (*attentives*) : Ouiii ?...

MÉLISSA : Ta mère certainement.

CINDY : Non, avant ma mère ! Un coup de fil... d'un type... qui cherchait une... « coloc pas trop chère ».

PAULINE & MÉLISSA : Quel type ?

CINDY : Comment voulez-vous que je le sache ? Je ne l'ai pas vu, je ne l'ai eu qu'au téléphone, pas en visio-conférence !

PAULINE : Comment a-t-il eu tes coordonnées ?

CINDY : J'en sais rien.

MÉLISSA : Tu lui as demandé son nom, ses motivations, son adresse ?

SANDY : Son code de carte bleue, son numéro de sécu, son code pin... Hé doucement ! C'est un interrogatoire ou quoi ?

PAULINE : De coloc, on n'en cherche plus, mais souvenez-vous, un temps, on avait pensé sous-louer la quatrième chambre pour alléger nos frais.

MÉLISSA : Vous aviez fait ça ?

SANDY : Avant ton arrivée.

MÉLISSA : C'est plutôt un cagibi qu'une vraie piaule.

SANDY : Ben, oui. Ça pouvait dépanner quelqu'un. Pour répondre à ta question, le type a dû tomber sur une petite annonce, restée placardée chez un commerçant du quartier.

MÉLISSA : Comment l'imagines-tu, d'après sa voix ? C'est peut-être un beau mec, faut pas louper une occase.

SANDY : Beau, ça m'étonnerait, ou alors vieux beau. Il m'a confié avoir la cinquantaine et se trouver dans une passe délicate.

PAULINE : Vieux et sans le pognon, je te l'accorde, c'est rédhibitoire.

MÉLISSA : Rédhibitoire, tu l'écris en combien de mots ?

SANDY : comment ça ?... (*après une seconde de réflexion*) Oh ! cochonne.

MÉLISSA : Hé ! en ce moment, comme toi, j'ai rien à me mettre sous la dent, si je puis dire.

SANDY : Pas comme Pauline avec Emmanuel, la veinarde.

PAULINE : Ne sois pas jalouse, tu en retrouveras un autre, bientôt. Il a des qualités, Manu, mais, passés les trois mois d'essai, c'est là que tu découvres les failles et les malfaçons.

SANDY : Même d'occase, je m'en contenterais.

PAULINE (*bondissant*) : Hé ! Tu ne vas pas me le piquer avant que je le largue !

SANDY : T'inquiète. Je ne mange pas dans la gamelle des autres. Jamais le mec d'une copine. Copine en un seul mot. C'est juste bon à avoir des emmerdes, j'ai testé... Et puis, Manu, c'est pas mon genre, mais il plairait à ma mère. Raison de plus. Je prends la dernière (*ships*). On se refait une petite tournée ?

PAULINE : Pas pour moi, merci.

MÉLISSA : Moi, non plus : la ligne magie-no, en deux mots.

PAULINE : magie-no (n-o), pas mal. Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

SANDY : Manu ? Rien, je ne l'ai pas vu... (*réalisant sa bévue*) Oh ! pardon.

PAULINE : On comprend aisément que tu n'aies eu que des emmerdes avec les mecs.

SANDY : L'aïeul du téléphone m'a dit que, si on changeait d'avis, on ait l'amabilité de le contacter en priorité.

MÉLISSA : Il t'a dit « on », comme s'il savait que tu n'étais pas seule. Tu lui as parlé de tes coloc préférées ?

MÉLISSA & PAULINE : Nous, en l'occurrence !

SANDY (*affirmative*) : Pas du tout... Tiens, c'est étrange, en en parlant, tu me fais penser que je ne lui ai rien laissé entendre de tel.

PAULINE (*se lève pour saisir quelques paquets sur la table*) : Oui, c'est intrigant, vous ne trouvez pas ?

CINDY : Pourquoi ?

MÉLISSA (*se lève pour venir aider Pauline*) : Tu n'imagines pas un instant que ce pourrait être un vieux satyre qui veut se payer une petite jeune ?

CINDY : Oh ! tu crois ?... Et il m'aurait pisté dans le quartier ?

PAULINE (*ironique*) : À ta place, je me méfierais.

(Sur un clin d'œil complice, les deux filles emportent les provisions vers la cuisine. Sandy reste seule, perplexe, et fait des mines, se parlant à elle-même en déambulant.)

SANDY : Cinquante balais, y en a de bien conservés encore... et faut des compensations pour faire passer la pilule... enfin, je veux dire ! Tiens, je fais de l'humour façon Méliсса, maintenant. Un patrimoine et un compte en Suisse... À la limite au Luxembourg ; ou un cancer de la clope, phase terminale, trois mois au jus... (*songeuse*) Non deux, ça doit suffire. Qu'il soit plus trop en état de... (*Mime le geste*)

PAULINE (*revenant dans son dos ; au public*) : Ce contact l'a chamboulée, ma pauvre Sandy. (*fort*) Il avait peut-être une voix suave et envoûtante, ce George Clooney, non ?

SANDY : Non, je délirais. Tu as raison, c'est rédhitoire, en un mot comme en deux.

PAULINE : Il t'a laissé son numéro ?

SANDY : Non, c'est vrai. Comment je pourrais le rappeler si, par le plus grand des hasards, on changeait d'avis ?

(Pauline, secouant la tête, dubitative —en un seul mot— mais indulgente, elle s'assied du bout d'une fesse sur une chaise.)

PAULINE : Il est plus malin que ça, ton vieux vicieux : il sait que son numéro est enregistré dans ton portable.

SANDY : J'y avais pas pensé... Ah ! tiens, ça me revient. Il a ajouté : « si j'ai envisagé cette solution, ce n'est pas uniquement pour des raisons financières. Je n'ai rien trouvé de convenable ni bon marché dans les agences et je souhaiterais résider en centre ville.

PAULINE : Pour la situation géographique, c'est idéal. Cependant, ça ne te paraît pas bizarre qu'il ne te demande pas de visiter ?

SANDY : De toute façon, je ne lui ai laissé aucun espoir.

PAULINE : Sans nous consulter ?

SANDY : On était d'accord là-dessus, toutes les deux.

PAULINE : Oui, mais on est trois, désormais.

SANDY : Tu crois que ça intéresserait Mélissa, un vieux, avec du bide et une calvitie avancée?

PAULINE (*soupirant*) : Là n'est pas la question, mais la location.

SANDY : D'accord... Qu'est-ce qu'on mange, ce soir ?

PAULINE : Décidemment, tu ne penses qu'à ton ventre.

SANDY : Non, à mon cul aussi, ventre et bas-ventre affamés n'ont pas d'oreille !

PAULINE : Et tu traitais Mélissa de cochonne ?

SANDY : C'est pas pareil.

PAULINE : Ah ! bon. Pour ton malheureux estomac, je vais me mettre aux fourneaux avec l'aide de Mélissa. En ce qui concerne le reste, tu te débrouilles toute seule.

(Elle s'apprête à sortir)

SANDY : Tu me prêtes ton sexe-toy ?

PAULINE (*se retourne sur le pas de la porte*) : Désolée, c'est personnel. Et pour le moment, mon sexe-toy est en chair et sans os.

SANDY : Sans os ! Alors, je ne t'envie pas.

PAULINE : Sans, mais c'est tout comme.

(Elles éclatent de rire, Pauline disparaît.)

NOIR

SCÈNE 4

Pauline, Sandy, Mélissa

Pauline et Mélissa bossent sur leurs ordinateurs, chacune dans son coin tandis que Sandy passe et repasse avec divers objets, parfois hétéroclites. Son téléphone sonne. Elle y jette un coup d'œil.

SANDY : Putain ! c'est ma mère... Pauline, ma petite Pauline, ça ne t'ennuie pas de lui répondre. Dis-lui que je suis sous la douche ou sous le type de l'agence immobilière d'en bas ! *(Elle lui tend son appareil)*

PAULINE : Si ça peut te rendre service, mais, pour la rassurer, vaut-il mieux être sous la première ou sur le second, vu son gabarit ?

SANDY : M'en fous, brode, invente, je ne suis pas là, je suis allée acheter des clopes, j'ai oublié mon portable !

PAULINE : Et je ne te dis pas : à charge de revanche. Pourtant, ça me ferait foutrement plaisir.

SANDY *(faussement outrée)* : Comment tu t'exprimes, Pauline !

PAULINE : Dis-moi, comment il fonctionne ton...? Ah ! oui, voilà, j'ai trouvé; je décroche...

(Elle décroche ; à part)

Non, c'est vrai, on ne peut plus employer cette expression ; tombé en désuétude avec ces appareils digitaux *(débite tandis que Mélissa stoppe son manège et l'écoute)*. Oui, bonsoir, Huguette, oui, c'est Pauline, comment-allez-vous-en-super-forme ? Tant mieux, tant mieux. Figurez-vous que votre étourdie de fille à oublié ce matin son portable, vous ne devinerez jamais où... dans les toilettes... Non, non rien de grave, je vous rassure, pas même une petite diarrhée. Elle a été obligée de filer... Pardon?... C'est le cas de le dire, Huguette : comme un pet sur une toile cirée, ah, ah, ah ! C'est ça. J'aime votre humour, Huguette.

Je lui dis de vous rappeler dès qu'elle rentrera... Promis. J'ignore à quelle heure elle termine de se faire... se faire... tout bonnement coiffer. Oui, elle finit sa journée par le salon de coiffure. Une petite coupe express... non, non, pas trop court, vous n'aimez pas cela parce que quand elle était petite... d'accord, Huguette. Vous savez comme les shampooineuses sont bavardes. Bon, je vous embrasse... Je... J'ai un double appel... Je dois vous laisser... à bientôt, Huguette, c'est ça, c'est ça.

(Elle raccroche, serre le téléphone entre ses deux mains, comme s'il voulait poursuivre à tout prix la conversation.)

Et voilà le travail. Tu as un répit d'au moins une heure, si elle ne s'impatiente pas trop.

MÉLISSA : Tu es vachement douée pour expédier les gens. Je retiens l'expérience.

(Pauline joue la fausse modestie et fait une fausse manœuvre sur l'appareil qu'elle ne maîtrise pas. Elle reste éberluée par ce qu'elle découvre sur l'écran sans le vouloir. Désignant le cadran :)

PAULINE : Je... j'ai... je... Meeerde !

SANDY : Remets-toi, qu'est-ce qui t'arrive ?

(Elle s'approche pour lui reprendre son portable. Pauline s'écarte, lui désigne le cadran.)

PAULINE : Excuse-moi, je voulais couper la communication, et je suis tombée par inadvertance sur... sur les appels précédents.

SANDY : T'inquiète, c'est pas grave.

PAULINE : Si !

MÉLISSA : Pourquoi cela ?

SANDY : Oui, c'est vrai, pourquoi ça ? Il n'y a rien de secret ni de porno dans mon portable qui puisse te mettre dans cet état... cet état...

MÉLISSA : D'hébétude.

SANDY (*sur le ton de l'évidence*) : C'est ce que je voulais dire.

MÉLISSA : Alors, pourquoi Pauline ?

PAULINE : Ce... ce... ce... nuuuméro... là, c'est bien celui du type qui t'a appelé hier pour la colocation ?

SANDY : Fais voir ?

(Elle lui arrache l'appareil des mains. Pauline tente de s'y accrocher.)

Hé, je ne vais pas TE le bouffer MON portable ! Lequel ?

PAULINE : Celui qui se termine par 69-69.

SANDY : Sans doute, moi... Je n'ai pas fait attention... Je vérifie l'heure si ça colle, vers 17 heures 30...

PAULINE : 17 heures 32.

MÉLISSA : Et alors ? Tu nous expliques pourquoi tu bloques ainsi ?

PAULINE (*à Sandy, désignant le téléphone*) : Tu... tu permets que je...

SANDY : Tu veux lui louer la chambre ?

PAULINE : Non, je voudrais savoir ce qu'il a dans le ventre.

(Elle récupère l'appareil, hésite, grimace, prend sur elle et tape rappel.)

MÉLISSA (*ironique*) : Dans le ventre, il a des boyaux gargouilleurs comme tout le monde. Mais si c'est derrière la tête, moi, je te prédis que c'est certainement rédhibitoire en deux mots.

SANDY : Qu'est ce que tu fais ?

PAULINE (*lui intime l'ordre de se taire*) : Oui... Bonjour, monsieur. Vous avez appelé ma petite amie, à propos d'une colocation... Oui, ma petite amie

(Sandy lui adresse des signes désespérés lui demandant si elle n'est pas folle. Elle essaie de lui reprendre son bien ; Pauline se défile à l'autre bout de la scène. Méliッサ attrape au passage Sandy par le bras, lui signifiant de ne pas insister.)

Nous avons réfléchi... Ça pourrait peut-être se faire si vous n'êtes pas trop exigeant. Est-ce que nous pourrions nous rencontrer ?... Ah ! Coïncidence étonnante , en effet : vous prospectez dans le quartier... Vous... (*hésite encore*) pouvez passer ?... Dans un quart d'heure, ce sera parfait. À tout de suite, monsieur (*elle insiste sur ce mot*)... Monsieur comment ?... Ah ! Grimberg. Nous vous attendons, monsieur Grimberg.

(Cette fois, elle s'applique à couper la communication.)

SANDY (*lui arrachant le portable*) : Pauline , tu m'expliques cette comédie ? Je n'ai qu'un quart d'heure pour devenir folle. Si j'ai tout compris, tu connais ce monsieur Grimberg ?

PAULINE (*énigmatique*) : Grimberg, pas du tout... Lui, peut-être.

SANDY (*sèche*) : Ce qui signifie, en clair ?

MÉLISSA : Je me joins à Sandy : tes propos sont bien mystérieux. Qu'est-ce que tu nous caches ?

PAULINE : Réfléchissez les filles, un quart d'heure, ça passe vite, d'autant que je suis persuadée qu'il sonnera dans dix minutes, après avoir piétiné cent-vingt secondes sur le paillason.

SANDY : C'est quoi, ce délire, miss Sherlock ? Tu m'inquiètes, Pauline tu m'inquiètes.

(Mélissa les observe et trouve la situation cocasse.)

PAULINE : Te fais pas de bile pour ma santé mentale, je gère.

SANDY : Autre chose : je voudrais savoir pourquoi tu nous fais passer pour des gouines ?

PAULINE : Des homosexuelles, c'est plus convenable ; un peu de respect, je te prie.

MÉLISSA : Je crois saisir la stratégie de Pauline. Ainsi, si le projet de cet inconnu se situe en-dessous du niveau de la mer à marée basse quand béent les coquillages bivalves, il hésitera peut-être à vous faire du rentre dedans.

SANDY *(ahurie)* : Quels coquillages bivalves ?

PAULINE & MÉLISSA : Des moules, par exemple !

SANDY : Des... *(écarquille les yeux)* Non... ?

(Pauline et Mélissa hochent la tête, en baissant les paupières.)

PAULINE : Je doute fort que ça le fasse changer d'objectif, c'est pas son genre.

MÉLISSA & SANDY *(bondissant)* : Tu le connais donc !

PAULINE : Si ce n'est lui, c'est donc son frère...

SANDY : Le frère de qui ?

PAULINE *(arpenant la pièce)* : Ne te fais pas plus cruche que tu n'es, qu'à la fin, tu pourrais te fêler le neurone.

SANDY *(se laisse choir sur le canapé et dépose son portable à côté d'elle)* : Je capitule. Dans dix minutes, j'aurais peut-être une esquisse de solution. Un type inconnu, sans connaître mon numéro, me téléphone, numéro que je n'ai jamais inscrit sur aucune annonce pour une colocation virtuelle, je suis formelle !

Tu vois, mon neurone n'est pas si naze.

(Pauline tourne en rond, soliloque de la fenêtre à la coulisse et retour.)

Ma vraie coloc pète un fusible en découvrant le numéro pas masqué du correspondant. Elle me fait passer pour une homo, comme elle dit, et convoque séance tenante le vieux salingue libidineux inconnu pour une partouze à trois, ou plus si affinité ; hein, Mélissa ? *(S'adresse à celle-ci.)* Et il ne faut pas que je me formalise. Toi, ça ne te choque pas.

Tout va très bien, madame la marquise !

(Elle croise les bras, jette un coup d'œil à son portable sur le canapé.)

Cinq minutes !

Je vais bien, tout va bien...

(Elles découvrent soudain que Pauline s'est recoiffée et qu'elle vérifie son maquillage. Elles la regardent, éberluées. Pauline sentant planer un lourd silence se retourne. Les trois filles s'observent quelques secondes.)

MÉLISSA : Tu ne... changes pas de string, aussi ? On ne sait jamais.

PAULINE : Tu sais bien que je n'en porte que dans les grandes occasions.

SANDY : Et là ce n'en est pas une ?... Quatre minutes.

PAULINE : Si, probablement, mais pas celle que tu imagines.

SANDY : Oh ! Je n'imagine plus rien, je vogue dans une autre dimension. Ne te charbonne pas trop les yeux, ça fait pute. De plus, à son âge, il doit être presbyte. De près, il ne verra pas la différence.

MÉLISSA (*à part*) : En deux mots. Deux à deux, la balle au centre. (*fort*) Trois minutes.

PAULINE (*se plantant devant Sandy*) : Ma pauvre amie, tu devrais rappeler ta mère poule, avant qu'elle ne fasse un AVC, toi qui a la chance d'avoir une mère attentionnée.

SANDY : Je te la prête à mi-temps, si ça peut t'arranger. Moi, ça me soulagera.

MÉLISSA : Si vous m'obligez à faire l'arbitre, je vais vous mettre un carton jaune à toutes les deux. Querellez-vous pour un bel éphèbe, je comprendrai, mais là, pour un inconnu peut-être sénile, mais certainement salingue ; non, les filles, Je dis stop !

PAULINE : C'est rien ! Ça fait juste du bien de lâcher un peu la soupape de sécurité, Mélissa... Quelle heure as-tu ?

MÉLISSA : H moins 2.

PAULINE : Tu es sûre ?

MÉLISSA : À une cuillerée de secondes près... (*se rapprochant*) C'est si important que ça, cette coloc ?

PAULINE : Plus que tu ne crois, si c'est ce que je crois.

SANDY (*au public*) : Hé bien, pour les devinettes, on est gâté ! Un festival. (*À Pauline*) Tu veux que j'aille voir sur le palier ?

PAULINE : Non, tu le ferais fuir.

SANDY : Sympa ! Je suis si moche ?

PAULINE : Tu es ravissante.

SANDY : Alors, je ne vois pas où est le prob...

(*Ding-dong ! Sandy bondit, Pauline la retient par le bras.*)

PAULINE : Un instant, pas de précipitation, laisse sonner une seconde fois.

SANDY : Et s'il se tire ?

PAULINE : Ce serait regrettable, mais ça m'étonnerait... Tu l'introduis avec juste un bonjour aimable. Compris ?

SANDY : Pour qui tu me prends. Je... l'introduis.

PAULINE : Ne joue pas sur les mots. Va.

SANDY (*se dirigeant vers la coulisse*) : Cours, vole et me venge !... (*volte-face*) Venger de quoi ?
(*Elle sort.*)

MÉLISSA : L'instant de vérité ?

PAULINE (*prenant du recul*) : Je le crois, je le crains...

SCÈNE 5

Pauline, Mélissa, Sandy, Gauthier

CINDY : Entrez, c'est par ici.

GAUTHIER (*à Sandy, s'arrêtant en bord de cadre*) : Bonjour, je ne vous dérange pas ?

(*Cindy lui fait signe d'avancer. Gauthier découvre Mélissa. Elle se présente, il la salue, puis Pauline qui ne se présente pas. Il ne voit plus qu'elle.*)

Bonjour, Pauline.

(*Mimique de Sandy dans son dos à l'intention de Mélissa : ils se connaissent !*)

PAULINE : Dois-je dire monsieur, Gauthier ou...

GAUTHIER : Je préférerais la troisième... non-proposition... si c'est encore possible, même à titre provisoire. Ce serait peut-être plus commode. (*Avance mais reste à distance*) Il y avait longtemps que je voulais venir te voir, Pauline... trop longtemps... Et j'ai usé les jours à affûter mes arguments, si bien qu'ils sont devenus plus minces que du papier à cigarette... Et puis, récemment, le hasard m'a donné un petit coup de pouce. J'ai voulu tenter ma chance... Et me voilà, un peu démuni, devant toi...
Bonjour, amour de ma vie.

(*Émue, Sandy s'est peu à peu rapprochée de Mélissa.*)

PAULINE : Bonjour... papa. (*Soudain, elle respire un grand coup, ravale son émotion, amorce un élan vers lui, se ravise.*) Je ne te présente pas mes colocataires, Sandy que tu as eu au téléphone et Mélissa (*soulagées, mais intriguées en entendant le terme familial*).

SANDY : Enchantée, monsieur Gautier.

GAUTHIER : Gommez le monsieur, il n'est pas nécessaire.

MÉLISSA : Soyez le bienvenu, donc, Gauthier. Asseyez-vous. Vous voulez boire quelque chose ?

GAUTHIER : Volontiers.

MÉLISSA : Quelle sorte de boisson préférez-vous ?

GAUTHIER : Peu importe, je vous fais confiance, pourvu que ça désaltère, j'ai la gorge un peu sèche.

MÉLISSA : Très bien. Cidre pour tout le monde. C'est convivial, c'est frais et ça ne soule pas. (*Elle s'apprête à sortir, se ravise.*) Tu viens m'aider, Sandy ?

SANDY : Tu crois que...

MÉLISSA : Oui, c'est indispensable.

SANDY : Ah ! bon. (*Elle rejoint Méliッサ, après un regard en biais au père et à sa fille.*) Les verres propres sont dans le lave-vaisselle.

(*Elles sortent. Pauline indique à son père de s'asseoir sur le canapé tandis qu'elle se pose à l'écart sur une chaise.*)

GAUTHIER (*après un temps*) : Elles sont sympa. Elle est amusante cette Sandy.

PAULINE : Ça dépend des jours, mais on s'entend bien... enfin, je veux dire...

GAUTHIER : Il n'y a pas de mal... J'espérais depuis si longtemps ce moment... que je suis un peu pris au dépourvu. Je te trouve resplendissante.

(*Conversation distendue.*)

PAULINE : Tu as l'air en forme, aussi.

GAUTHIER : Je refais un peu surface. C'est pour ce motif aussi que je ne tenais pas à paraître depuis le... le départ de ta mère.

PAULINE : Je comprends.

GAUTHIER : Où en es-tu, à présent, que deviens-tu ?

(*Sandy et Méliッサ reviennent avec un plateau bien chargé et une bouteille.*)

MÉLISSA : Faites-moi une petite place sur la table basse, les filles.

(*Elles s'activent et s'asseyent, sauf Sandy qui saisit la bouteille. Mais Pauline préfère la lui prendre des mains.*)

SANDY : Alors, la coloc, c'était juste un prétexte ?

GAUTHIER : Pas exactement.

PAULINE : Que veux-tu dire ?

GAUTHIER : J'allais te l'expliquer, je suis réellement dans une position délicate.

PAULINE : Tu n'as plus d'appart ?

SANDY : Oh ! j'ai oublié de rappeler ma mère, excusez-moi deux minutes.

MÉLISSA : Ce sera plutôt une demi-heure, telle qu'on la connaît. On boira sans toi, Sandy.

(*Sandy sort. Pauline remplit les verres. Le téléphone de Méliッサ sonne.*)

Vraiment, je suis désolée, c'est un coup de fil que j'attends depuis deux jours. Je vais vous abandonner quelques instants. Commencez sans nous.

(*Elle sort. Les deux « abandonnés » se regardent, ils ne sont pas dupes.*)

GAUTHIER : Où en étions-nous ?

PAULINE : Je te demandais si tu n'avais plus d'appartement.

GAUTHIER : En effet. Je louais un petit deux pièces. Le bail s'achève à la fin du mois et les propriétaires souhaitent récupérer leur bien pour leur fils qui se marie.

PAULINE : C'est pas de chance et... Mais... La fin du mois, c'est aujourd'hui !

GAUTHIER : C'est pour cette raison que, pris à la gorge, je me suis botté les fesses pour anticiper ce que j'avais prévu de réaliser à une date toujours repoussée aux calendes grecques... angoissé à l'idée que ma fille me claque la porte au nez.

PAULINE : Ce n'était donc pas qu'un subterfuge, tu es vraiment à la rue ?

GAUTHIER : Pas tout à fait, j'ai jusqu'à ce soir.

PAULINE : C'est la même chose.

GAUTHIER : Je peux aller quelques temps à l'hôtel.

PAULINE : Une chambre, ce n'est pas donné.

(Ils s'observent un instant, ne sachant que dire, boivent une gorgée, grignotent un ou deux gâteaux secs.)

GAUTHIER : Tu... tu m'en veux ?

PAULINE : Pourquoi ? Pour avoir forcé ma porte dans un cas de force majeure, ou pour ne pas m'avoir donné signe de vie pendant...

GAUTHIER : Quatre ans, je sais... Je voulais dire : pour l'ensemble de mon œuvre.

PAULINE (*après un temps*) : J'ignore si j'ai de la rancune ou un grand manque d'affection, ou les deux à la fois... ou autre chose ; mais, en pesant tous mes sentiments sur un trébuchet de pharmacien, je dois reconnaître... que je suis heureuse que tu sois là, papa.

(Ils se lèvent d'un même élan, tombent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE 6

Les mêmes, Sandy et Mélissa (qui devaient avoir un œil en coin)

SANDY : Happy end !

MÉLISSA : Je préfère ça.

GAUTHIER : « End », j'espère plutôt que c'est un nouveau départ, Sandy Lesmontier.

SANDY (*soufflée*) : Vous connaissez mon nom de famille ?

GAUTHIER : Je n'ai aucun mérite. Vos trois noms figurent sur la boîte aux lettres.

MÉLISSA : Ainsi, vous nous avez espionnées.

GAUTHIER : Pas précisément...

PAULINE (*obligeant son père à se rasseoir*) : Bon, si tu nous racontais toute ton odyssée, je serais peut-être plus apte à comprendre ce qu'il s'est passé depuis quatre ans, analyser, digérer et, éventuellement, te pardonner certaines choses.

SANDY : Vous voulez encore un peu de cidre ?

GAUTHIER : Non, merci, ça va bien pour l'instant. (*À sa fille tandis que Sandy et Mélissa vont s'installer à la table avec la bouteille et les gâteaux*) Je reprends à partir d'où ?

MÉLISSA : Vous voulez qu'on vous laisse ?

PAULINE : Non, non, vous savez déjà l'essentiel, ça m'évitera de répéter. (*À son père*) Tu reprends à la fracture, au divorce, quoi. Maman s'est barrée, et puis...

GAUTHIER : Tu as de ses nouvelles ?

PAULINE : Heu... pas plus que toi... Enfin si, un peu, de loin en loin. De temps en temps un coup de fil à la sauvette. Elle semble toujours occupée, voire préoccupée, très surbookée, mais ce n'est pas le sujet.

GAUTHIER : Tu sais dans quel coin du monde elle vit ?

PAULINE (*s'étonnant de ces questions sans trop le laisser paraître*) : Je présume qu'elle est en France mais j'ignore dans quelle région. Tu devais me parler de toi.

GAUTHIER : En effet. Je louvoie comme les politicards pour éviter l'essentiel et les réponses difficiles. Je vais essayer de faire court. Ta mère a souhaité reprendre sa liberté quand vous avez été assez grands tous les trois pour vous débrouiller seuls. C'était son choix, pas le mien. Alors, j'ai préféré, après trois mois, partir à mon tour de mon côté afin de ne pas vous faire subir mon... mes états d'âme. J'étais complètement dans le gaz, démantibulé.

PAULINE : Pourquoi n'as-tu pas essayé de contacter mes aînés ?

GAUTHIER : Je ne l'explique pas. Peut-être parce que tu es la plus sensible.

(Il se lève et arpenté la pièce sans les regarder, sauf sa fille à de rares instants.)

Avec le départ de ta mère, je perdais aussi notre petite entreprise qui ne reposait que sur nos compétences conjuguées. Il n'aurait jamais fallu travailler ensemble. Et puis, on ne retrouve pas, et on ne forme pas en quelques semaines une collaboratrice de vingt ans d'expérience. J'ai embauché des stagiaires, ça ne fonctionnait jamais, ou c'est moi qui étais trop exigeant. L'aura de Mélanie restait trop présente. Dans l'état où je me trouvais, ce qui était prévisible et inéluctable se produisit. J'ai mis la clef sous la porte, avant d'accumuler des dettes dans l'espoir vain d'étanchéifier le tonneau des Danaïdes.

Je remâchais, tu le sais, un grand rêve que je n'avais jamais pu mettre en pratique : créer des albums touristiques de luxe avec des photos de qualité. Par chance, le numérique est arrivé ; malgré cela, j'ai raté tous les clichés que je prenais. Que veux-tu, j'avais pas les yeux en face des trous.

Voilà comment on amorce une déprime.

Je suis allé de petits boulots en galères sans lendemains par toute l'Europe, mon anglais m'était fort utile. Mais rien de probant, rien d'enthousiasmant.

J'avais la liberté et c'était tout. La liberté tout seul, c'est trop lourd à porter par moments.

PAULINE : Tu n'as pas cherché à la remplacer ?

GAUTHIER : J'y ai songé, mais quand on a la tête ailleurs, pas facile de se mettre en valeur.

Plusieurs fois, l'envie m'a pris de vous contacter, tous les trois. J'ai appelé ton frère, suis tombé sur le répondeur, ça m'a refroidi. Et puis, la honte d'exposer mes échecs à mes enfants me saisissait à la gorge dès que je composais l'un de vos numéros.

Il a fallu que mes logeurs me mettent à la porte pour que je franchisse le pas. Un pas est parfois plus difficile à faire qu'un marathon. Tu veux bien me sous-louer cette chambre, le temps que je me retourne, comme on dit ?

PAULINE (*après un temps*) : Non, papa, je ne v...

SANDY (*bondissant*) : Comment ? (*Pauline est surprise par l'intervention de son amie.*) Tu vas pas mettre ton père à la porte, Pauline ! Permits-moi d'intervenir et de m'y opposer. On a notre mot à dire nous aussi, hein Mélissa ?

MÉLISSA : C'est évident.

SANDY : Si Gauthier devient SDF, on ne peut pas le laisser dehors, ce ne serait pas charitable. Moi, je suis prête à l'accueillir car l'appart est à nous trois, n'est-ce pas ?

PAULINE (*réagissant enfin*) : Attends, Sandy !... Ce n'est pas ce que je voulais dire, tu ne m'as pas laissé achever ma phrase. (*Se tournant vers son père*) Non, je ne te louerai pas cette minuscule pièce car je veux t'accueillir gracieusement et les bras ouverts, voilà ce que je voulais dire.

(*Gauthier se lève. Ils s'embrassent, les yeux dans les yeux se sourient. Trop lourd passif, trop de choses à se dire...*)

GAUTHIER : Pauline... Tu effaces ainsi quatre ans de silence.

PAULINE : S'il n'y a que des silences, ça fait peu de choses à gommer.

GAUTHIER : J'accepte avec plaisir, à condition de payer ma cote part. Je ne veux pas vivre aux crochets de ma fille ni à ceux de ses amies.

PAULINE : Les détails matériels, on en reparlera plus tard.

SANDY : L'essentiel est la réconciliation. Dans les séries télé, c'est toujours ce qui m'émouvait... pardon : ce qui m'émeut le plus, ce qui me met la larme à l'œil (*se torchant la paupière de la paume*) Tiens, qu'est-ce que je vous disais.

(*Ils rient. L'atmosphère se détend un peu.*)

MÉLISSA : Vous devez avoir des effets, des affaires ?

GAUTHIER : Pas énormément, c'était un meublé. J'ai laissé un sac de sport sur le palier, le reste tient dans le coffre de ma voiture.

SANDY : Heureusement parce que la chambre n'est pas immense : un grand placard, quoi. Faut d'abord qu'on vous fasse visiter. Ce demi-loft à louer était une occase super. On a flashé quand on l'a visité avec Pauline.

GAUTHIER : Il y a longtemps que vous êtes ensemble ?

SANDY : Comment ça, ensemble ? Ah ! oui, qu'on habite ensemble. Un an et demi, en gros, c'est ça, Pauline ? MéliSSa nous a rejointes six mois plus tard.

(Pauline a compris le quiproquo à propos de leurs relations, engendré par le coup de fil, mais elle ne sait comment rectifier le tir.)

PAULINE : Oui, c'est ça...

SANDY *(prenant Gauthier par la main)* : Venez, on va commencer par votre chambrette *(En bord de cadre, constatant que sa copine, toute songeuse, ne suivait pas)*. Hé bien, ma belle, qu'est-ce qui te prend ?

MÉLISSA : Elle a un moment de blues. Normal, c'est le choc des retrouvailles après quatre longues années, ça remue les tripes, hein, ça remue !

PAULINE *(suivant, à MéliSSa)* : Ça pour remuer, ça remue. Un vrai cyclone intérieur...

(NOIR)

.../...

ACTE II SCÈNE 1

Gauthier, Sandy

(Gauthier sort de la salle de bain, juste vêtu d'une serviette. Sandy, de son côté, jaillira de sa chambre en tenue légère, serviette sur la tête.)

GAUTHIER *(mi-monologue, mi-public)* : Évidemment, je n'ai pas encore mes marques, j'ai oublié la moitié de mes petites affaires.

GAUTHIER & SANDY *(se découvrant presque nez à nez)* : Oh ! Excusez-moi, je croyais être seul(e)... Je suis confus(e)

(Ils rigolent, mal à l'aise.)

GAUTHIER : Ne le soyez pas, Sandy, vous êtes ravissante. On devrait remercier toutes les femmes, juste pour leur beauté, leur sourire, leur allure, leur regard, leur gâté quand on les croise dans la rue,

car on garde plusieurs secondes leur image gravée sur la rétine, avec en prime leur queue de comète parfumée. Et c'est une douceur à l'instar d'un petit pansement sur un bobo quand on est gamin. Ça guérit de tout et de la morosité. Merci Sandy d'être belle et épanouie, c'est un joli cadeau que j'apprécie beaucoup.

SANDY (*troublée*) : C'est gentil ce que vous me dites là, je... On ne m'a jamais parlé comme ça... Mais, dans la rue, on se balade pas à poil...

GAUTHIER : C'est vrai, je vous demande donc humblement de me pardonner pour cette intrusion dans votre intimité et cet exhibitionnisme. Je sors de la douche.

(Réalisant la possible confusion avec un certain personnage.)

Enfin, je veux dire... Je pensais que vous étiez en cours ce matin.

SANDY : Ah ! non, la fac, j'ai laissé tombé, j'en pouvais plus, je bosse, mais je l'ai pas encore annoncé à ma mère.

GAUTHIER : Ah ! bon... Je me suis... ablutionné et j'ai oublié mes vêtements de rechange dans ma chambrette. Je ne suis pas encore accoutumé à...

SANDY : Ne vous excusez pas, y a pas de mal... Vous z'êtes pas mal encore pour cinquante balais. J'en connais des plus jeunes qui rêveraient d'être comme vous.

GAUTHIER (*au public*) : Hé bien, je ne suis pas venu pour rien. (*à Sandy*) Vous êtes trop indulgente.

SANDY : Vous verriez mon oncle à poil —j'ai plus de père—, à quarante-huit ans, le bide qu'il se paye !

GAUTHIER : Merci, je n'y tiens pas. Le temps de rassembler mes affaires de toilettes et de rincer ma baignoire, je vous abandonne la place dans une minute.

SANDY : Vous précipitez pas, je commence à treize heures, aujourd'hui.

(Elle se prélassse sur le canapé tandis qu'il file vers la salle de bain, et s'examine les ongles des orteils.)

Bon, j'en ai trois d'écaillés. On a dû me marcher sur les pieds. Avec des chaussures à lanières, ça devait arriver. (*Au public*) C'est drôle tout de même que le père demande à sa fille de l'héberger et devienne son coloc. D'ordinaire, c'est plutôt le contraire. Les jeunes prennent leur indépendance et ils reviennent vite-fait au nid au premier souci, déposer le linge sale ou pour rechercher un peu de soutien, épisodiquement ; souvent financier, il faut le reconnaître. Mais c'est normal. Là, c'est le père de Pauline qui se trouve dans la dèche. Bah ! faut de tout pour faire un monde.

GAUTHIER (*reparaissant les bras chargés, dans la même tenue*) : Voilà. Le vieux coucou espère ne pas avoir empiété sur vos petites habitudes ni laissé trop de traces de son passage dans la salle-de-bain.

SANDY : Vous cassez pas la tête. Vous ne pouvez pas être plus bordélique que moi. C'est Mélissa et Pauline qui rangent toujours, de vraies maniaques ces deux-là.

GAUTHIER : Tout sa mère. Les chats ne font pas des chiens.

SANDY : Mais les chiens font pas des chats car ma mère est du style « pile de linge au cordeau et chaque chose à sa place ». Elle me faisait toujours des remarques et remettait tout en place derrière

moi. (*Tapotant le canapé*) Asseyez-vous une minute. Ça me change d'avoir de la compagnie. Oui, vous avez dû remarquer, je suis un peu bavarde... disons : amicale et conviviale. Pauline est plus discrète, et Mélissa souvent trop sérieuse. Parfois, toutes les deux ne disent pas un mot de la soirée. Vous imaginez l'angoisse ? C'est moi qui anime, qui tient le crachoir et qui crache dedans. Enfin, c'est une façon de parler. Je fais les demandes et les réponses en quelque sorte.

GAUTHIER : Oui, ainsi, vous ne vous contredisez pas.

SANDY (*lui tapant sur la cuisse*) : Détrompez-vous, Gauthier ! Y a des fois, je m'engueule... Et si violemment que j'en ai les larmes aux yeux... (*cherchant autour d'elle*) Tiens, voilà qui est surprenant...

GAUTHIER (*s'alarmant*) : Que se passe-t-il ?

SANDY : Rien, juste que ma mère ne m'a pas appelée depuis hier soir. J'espère qu'il n'y a pas un problème. Bon, ça ne devrait pas tarder, elle ne fait jamais la grasse matinée.

GAUTHIER : Et elle est du genre...

SANDY : Mère juive, oui, sans l'être, collante, quoi. Elle n'accepte pas que je grandisse. Alors, depuis un an et demi que je vole de mes propres ailes, ça la perturbe. Encore heureux que je ne sois pas un garçon.

GAUTHIER : Vous vous... entendez bien avec Pauline ?

SANDY : Votre fille, c'est un amour.

GAUTHIER (*embarrassé*) : Ah ! oui... C'était une petite fille très douce, cajoleuse et...

SANDY : Elle n'a pas changée. Pour ça, vous l'avez réussie.

GAUTHIER : Donc, vous vivez avec elle depuis un an et demi.

SANDY : Je vous l'ai dit !

GAUTHIER : Comment vous êtes-vous rencontrées, si ce n'est pas indiscret ?

SANDY (*même geste sur la cuisse*) : Pas du tout !... En fac. Elle a continué, c'est une bosseuse, en plus, elle travaille. J'ai sauté en marche. On avait parlé coloc, je ne sais plus dans quelle soirée estudiantine. On était du même avis, je veux dire pour ce genre de vie, alors, quand elle a trouvé cet appart, elle m'a proposé de le partager. C'est aussi simple que cela.

GAUTHIER (*air benêt*) : Aussi simple que cela...

(*Le voyant rêveur, elle s'approche de lui.*)

SANDY : Va falloir vous détendre, Gauthier, c'est plus facile maintenant, on est déjà comme qui dirait en famille.

GAUTHIER (*ailleurs, mais la reluquant*) : En famille...

SANDY : Vous seriez un coloc étranger, et un homme d'un certain âge, en plus, ça aurait pu poser des problèmes relationnels. (*Très amicale*) Vous ne croyez pas ?

GAUTHIER (*même jeu*) : Oui, sans doute.

SCÈNE 2

Les mêmes, Pauline

PAULINE (*survenant*) : Ah ! ben... Ne vous gênez pas tous les deux. Vous êtes de sacrés rapides. À peine une demi-journée que vous vous connaissez et hop ! À moitié à poil sur le canapé ! Vive le rapprochement des générations.

GAUTHIER & SANDY (*s'écartant*) : Tu te méprends, Pauline.

PAULINE : Le chœur des vierges ! Touchant duo. Superbe prétexte pour la colocation. Vous aviez bien combiné votre coup pour que je n'y vois que du feu ! Mais voilà, j'arrive avec un quart d'heure d'avance.

GAUTHIER (*se dressant*) : Mais pas du tout, pas du tout, ce n'est pas un prétexte ! Je n'ai pas l'intention de te prendre ta petite amie, Pauline.

PAULINE : Ma petite amie ? Comment ça : ma petite amie ? Pour qui tu nous prends ?

GAUTHIER : Mais c'est toi qui m'a dit que... Et au téléphone aussi !...

SANDY (*à part*) : Je n'y comprends rien du tout.

PAULINE (*à son père*) : Moi ?... (*à Sandy*) C'est moi qui ?...

SANDY : Pauline, je t'assure qu'on s'est juste croisé sur le chemin de la salle de bain.

PAULINE : La route était si longue que vous avez décidé de faire une halte à mi-chemin sur le canapé ? Bon, laisse béton, ça n'a aucune importance, après tout. Ce ne sont pas mes oignons.

SANDY (*se lève*) : Bon, Gauthier, vous en avez fini avec la salle de bain ?

GAUTHIER : Désolé, Sandy. J'ai voulu vérifier soigneusement que je ne laissais aucune trace masculine dans cet univers féminin.

SANDY : Merci. Je prends la place et vous laissez vous expliquer en famille.

(Elle sort, très droite, ses effets serrés contre sa poitrine. Le père et la fille se regardent, embarrassés.)

PAULINE (*sèchement*) : Bon, on commence par quoi ?

GAUTHIER : Par deux quiproquos. D'abord, tu m'as laissé croire que tu étais lesbienne...

PAULINE (*vient s'asseoir à côté de son père*) : Et alors ? Qu'est-ce que tu en aurais... ou plutôt : qu'est-ce que tu en as pensé ?

GAUTHIER (*réfléchi*) : Je vais te répondre honnêtement, sans tenir compte de tes dénégations... Nous n'avons guère eu l'occasion de parler de sexualité, il y a quatre ans, et la fausse révélation était assez brutale. C'est peut-être stupide, mais ça m'aurait moins embêté (je ne dis pas choqué) que tu sois homo que si ç'avait été ton frère. Je m'y serais fait sans difficulté. C'est peut-être plus soft, moins perturbant avec des femmes.

PAULINE : On sodomise aussi des gonzesses, non ?

GAUTHIER : C'est la première fois que j'entends de tels mots dans ta bouche, ma fille.

PAULINE : Je ne suis plus une petite fille et j'ai l'habitude d'appeler un chat une chatte, ou inversement, ça évite les quiproquos. Tu ne m'as pas dit pourquoi ça t'embêterait moins que si mon frère était PD ? Il l'est peut-être, d'ailleurs... Non, je plaisante ! Rassure-toi, c'est un sacré cavaleur. Pas de souci pour lui de ce côté-là.

GAUTHIER : Tu vois que ça pourrais être un souci, d'une certaine manière.

PAULINE : C'est une manière de s'exprimer... Donc ?

GAUTHIER : Si deux femmes s'aiment, c'est peut-être par défaut, parce qu'elles réprouvent la brutalité des mâles en rut.

PAULINE : Ou leur machisme, ou leurs chaussettes sales, ou leur fumet de sueur de bison, ou leur manque d'attention, ou leur vulgarité ?

GAUTHIER : Je crois que pour ce dernier argument, les femmes ont rattrapé une grande part de leur retard.

PAULINE : Admettons. C'est surtout quand on est entre nous, pour se défouler. Et le deuxième quiproquo ?

GAUTHIER : La situation litigieuse avec Sandy quand tu es survenue. Ce n'était pas autre chose que ce qu'on a dit. D'autant que je la croyais portée sur Sapho.

PAULINE : Elle ne te plaît pas, ma copine ?

GAUTHIER : Là n'est pas la question, c'est une gam... Excuse-moi, une jeune fille fraîche, pimpante et superbe, mais qui a l'âge de ma fille chérie.

PAULINE : Et tu ne te sens pas de taille pour assurer avec une jeunette ?

GAUTHIER : Pauline, je t'en prie, ce n'est pas cela.

PAULINE : Je connais nombre d'hommes de ta génération qui n'ont ni tes réticences ni tes scrupules. C'est peut-être parce que je suis là ?

GAUTHIER (*souriant de côté*) : Ne m'asticote pas. Même si tu n'étais pas là, je penserais et dirait la même chose. Sans me vanter, je pense pouvoir être à la hauteur parce qu'une jeune bombe, c'est émoustillant, excitant...

PAULINE : Bandant !

GAUTHIER : Qu'est-ce que tu nous fais dire, Pauline. J'ai honte de...

PAULINE : Honte de quoi ? D'être un homme normal ou d'être mon père ?

GAUTHIER : Tu as raison, je n'ai pas honte. Je n'ai honte de rien. Je suis juste un peu déstabilisé car nos relations ont sauté, je pense, une étape importante qui aurait amené les choses de façon progressive, plus naturelle en quelque sorte.

PAULINE : Il faut rattraper le temps perdu et combler les lacunes comme... comme...

GAUTHIER : Des nids de poule dans une route corse.

PAULINE (*pas vraiment convaincue*) : Si tu veux.

(Ils rient, se taisent un instant.)

GAUTHIER : De toute façon, en ce moment, je n'aurais pas les moyens d'entretenir une danseuse. Mais vivre en colocation avec trois jeunes femmes magnifiques, c'est inédit et un peu perturbant. Et fichtrement bon pour le moral.

PAULINE : Je te le concède. Alors, désormais, il faudra qu'on évite de se balader à poil. Pas de chance, la plupart du temps, on se promenait sans gêne en tenue d'Ève dans l'appartement.

GAUTHIER : Dommage, en effet...

(Il rêvasse à ce qu'il aurait pu découvrir. Pauline adresse une mimique au public : tous pareil.)

PAULINE : Tu sais, papa, que tu n'as pas trop changé physiquement, si j'évoque nos dernières vacances au bord de la mer.

GAUTHIER (*rentrant son ventre*) : Merci, pourtant les abdominaux se sont un peu relâchés.

PAULINE : Habillé, ça ne se voit pas.

GAUTHIER : Oui, mais là, je ne le suis pas trop, habillé... Et puis, je me suis fait des cheveux, alors certains sont tombés, d'autres ont blanchi.

PAULINE : Ça fait classe Clooney. Tu pourrais encore plaire à une gamine de vingt-cinq piges, tu sais, une fille qu'a plus d'papa.

GAUTHIER : Flatteuse, tu te moques de ton père !

PAULINE : Tu vis seul.

GAUTHIER : À quoi tu vois ça ?

PAULINE : Ton discours, ton allure le laissent supposer.

GAUTHIER : En effet, je suis seul.

PAULINE : Depuis longtemps ?

GAUTHIER : Quatre ans.

PAULINE : Quelques petites aventures, tout de même ?

GAUTHIER : Rien de sérieux. Et toi, mademoiselle la questionneuse ?

PAULINE (*un peu étonnée*) : Moi ?

GAUTHIER : Oui, tu es en âge d'avoir des petits copains.

PAULINE : Tu veux dire des amants.

GAUTHIER : Oui ; ou l'un plus assidu que les autres.

PAULINE : À vrai dire... Quand j'étais ado, je me faisais mon petit cinéma. Je m'imaginai venant présenter mon prince charmant à mes parents en scruter leurs réactions spontanées. Leur ravissement, leur soulagement, devant l'oiseau rare que j'aurais déniché... La bulle de savon a éclaté. Tout ça, c'est fichu. Les parents ont abandonné le nid...

(Elle se lève, s'éloigne, nerveuse, cache son trouble.)

GAUTHIER : Pourtant, les trois oisillons n'avaient plus de duvet depuis un certain temps, mais de beaux plumages !

PAULINE : Peut-être en apparence, mais au fond d'eux-mêmes... Bah ! Ce qui est fait est fait. *(Un temps.)*

GAUTHIER : Vous avez souffert de notre divorce et de nos départs coup sur coup, même à votre âge ?

PAULINE : Y a pas d'âge pour souffrir.

GAUTHIER : C'est vrai. Je ne peux pas te donner tort.

(Le père voudrait prendre sa fille dans ses bras, mais il se rend compte que sa tenue n'est pas propice à une soudaine intimité.)

Je vais aller mettre une tenue décente. Nous reprendrons cette conversation plus tard, si tu veux bien.

PAULINE *(timidement)* : D'accord.

GAUTHIER : J'y tiens, Pauline, j'y tiens. *(Il s'éclipse.)*

PAULINE : Wooooo !!!... Ça chamboule dans ma petite tête, dans mon petit cœur... Pauline, accroche-toi, tu ne rêves pas !... Papa, le retour !... Il va falloir gérer tout ça... Qu'est-ce que j'étais venue faire en coup de vent ?... Un coup de sirocco, oui... Ah ! je me souviens : mon petit sandwich que j'ai oublié ce matin.

(Elle disparaît vers la cuisine, revient presque aussitôt avec son casse-croûte à la française.)

SCÈNE 3

Pauline

(Pauline vient s'asseoir face au public, arrache une énorme bouchée à la façon d'une lionne, mâche avec application. Ce monologue peut être joué en voix off, enregistrée tandis qu'elle mange.)

PAULINE : Dois-je en rire ou en pleurer ?... Ou hurler à la mort, vociférer, trépigner ?... Je suis heureuse de retrouver mon père, c'est indéniable, mais ce n'est plus tout à fait le même, et pas seulement en raison du temps écoulé... Ce n'est plus cet homme serein et d'airain, sûr de lui qui savait nous reconforter en toute circonstance, et diriger sa nef sur les flots parfois déchaînés de la vie, en capitaine courage... Je lui sens des failles, des faiblesses, un fatalisme que je n'avais jamais remarqué chez lui... Un ressort s'est cassé, selon l'expression consacrée ; et mon regard a changé aussi... J'ai soif.

(Elle sort, revient avec un verre d'eau qu'elle a à moitié vidé en chemin.)

Il n'a plus la niaque, mon père... Oui, quelque chose de vital est brisé en lui. Il est plus atteint qu'il ne le laisse entrevoir. Ça me fait mal aussi. Mais que faire ?... Quelle aide lui apporter ? Est-ce mon rôle ? Dois-je en parler à mon frère et à ma sœur ?...

Et pourquoi ce scénario, à la mord-moi le... doigt, de la colocation ? Ça ne lui correspond pas. Tel le retour de Martin Guerre, c'est lui et pas lui... Combien de temps allons-nous pouvoir nous supporter ?

Bon, je vais retourner bosser jusqu'à 19h30, fermeture du magasin, afin de payer mon loyer et mes fringues.

(Elle sort. NOIR. Musique)

SCÈNE 4

Mélissa, puis Gauthier, et Sandy

Les éclairages indiquent que le soir est tombé.

MÉLISSA *(venant de l'extérieur, pousse un long soupir de soulagement)* : Oh ! que ça fait du bien de rentrer dans son petit chez nous plus tôt que prévu ! Personne ? Quelques minutes de détente...

(Elle jette sa veste sur un dossier de chaise, envoie balader des chaussures)

Tiens, qu'est-ce que ça sent, ici ?... Le mâle !... le vieux mâle ! Non, j'exagère, c'est de l'autosuggestion. Après tout, c'est peut-être bien moi qui pue des pieds. C'est tout de même une

situation étrange d'avoir un homme at home et de ne pas pouvoir l'utiliser... pour plusieurs raisons... tant pis.

Tiens, je prendrais une douche avec plaisir pendant qu'il n'y a nobody. (*Elle commence à se dévêtir, comme elles en avaient l'habitude entre filles— Elle ira aussi loin que l'actrice y consentira... dans la limite de la bienséance. Se reniflant l'aisselle.*) Et ce déodorant, c'est vraiment du bas de gamme, il tient pas la journée. (*Elle poursuit son effeuillage.*)

Papa Gauthier, le retour. Voilà une situation qui n'est pas banale. Ça doit furieusement se télescoper dans la tête de Pauline. Un bond de quatre années... Faudra que le baume lénifiant du temps fasse son effet.

À l'eau, canard !

(*Elle sort, côté salle de bain, laissant tout en place. Entre Gauthier jetant un regard aux titres d'un journal.*)

GAUTHIER (*descendant tout droit à l'avant-scène*) : Prisonnier. Aucune des trois n'a pensé à me laisser un trousseau de clefs. Je ne peux pas abandonner l'appartement la porte ouv... (*Il découvre les vêtements jetés ça et là.*) De Dieu ! Ça pourrait être un fantasme ou un rêve. Non, j'habite chez trois nymphettes qui ont déjà oublié ma présence. Il y a de quoi perdre les pédales... Enfin, je veux dire... Voyons, de laquelle s'agit-il ?...

(*Il ramasse une pièce de vêtement, pas n'importe laquelle, le soutien-gorge —ôté comme elle aura voulu ou dissimulé à l'avance— le porte à ses narines, sourit.*)

Merci, Bertrand Blier, il m'a appris quelque chose... Ce n'est pas ma Pauline, sûr... Mélissa, c'est Mélissa. Humm... Parfum enchanteur, odeur corporelle de fin d'après-midi d'une amazone qui ne s'est pas ménagée de la journée mais se respecte. Mélange envoûtant d'une jeunesse active... Ah ! c'est si loin tout ça. À moi, Faust !...

Je présume que, compte tenu de l'effeuillage ultra rapide, elle occupe la salle de bain. À moins qu'elle n'y soit pas seule, mais avec un coquin, scène du style basic instinct... Sinon... Rêve pas, mon vieux Gauthier, c'est plus de ton âge, ces chevauchées fantastiques.

Je vais me replier discrètement vers mes modestes appartements et lui emprunterai la clef dès qu'elle reparaitra.

(*Il sort en oubliant de remettre le soutien-gorge à sa place, pour l'avoir machinalement glissé dans son journal plié.*)

MÉLISSA (*vêtue de deux serviettes, une pour le corps, l'autre sur la tête*) : Wooo ! Je me sens mieux. Heureusement que je suis seule car le spectacle de mes fringues dispersées est dantesque (*Elle ramasse ses vêtements, cherche autour d'elle.*) Où est passé mon sous-tif ?... J'en avais mis un pourtant... Pas sûr... Je ne sais plus. Mystère. Y aurait-il un trou noir au milieu du salon ? (*Elle sort, côté chambres.*)

SANDY (*arrivant de l'extérieur*) : Ça sent drôle ici. Ou plutôt, ce n'est pas une odeur adaptée à cette heure de fin d'après-midi : le savon-douche ! Chouchou-yaya !

GAUTHIER (*sortant de sa chambre*) : Ah ! c'est vous ?

SANDY : Vous avez l'air déçu.

GAUTHIER : Pas du tout, pas du tout, au contraire. Mais il m'avait semblé que c'était Mélissa qui était dans la salle de bain.

SANDY : Je le confirme puisque je n'y suis pas et que j'ai sué comme une vache. Elle a dû rentrer plus tôt.

(On entend claquer la porte. Gauthier semble embarrassé. Il recule vers le canapé tandis que Pauline entre. Discrètement, il laisse tomber le soutien-gorge le long du canapé.)

PAULINE : Encore ensemble tous les deux ?

SANDY : On ne faisait que se croiser, je viens juste d'arriver.

GAUTHIER : Je suis témoin. Je cherchais quelqu'un qui me prêterait une clef pour que je puisse sortir prendre un peu l'air.

PAULINE (*rayonnante, elle lui tend une clef*) : Tiens, c'est la tienne. Je viens de passer chez le serrurier. C'est pour ça que je n'ai pas pu te laisser la mienne.

GAUTHIER : Merci ma fille. Tu penses à tout. Je vais te la rembourser tout de suite.

PAULINE : Rien ne presse. Je la mets sur ton compte.

GAUTHIER : Je vais l'inaugurer illico, j'ai quelques emplettes à faire.

PAULINE : Je te préviens, on mange à huit heures.

GAUTHIER : Je serai de retour, sans faute !

(Il leur adresse un grand signe et bondit vers la sortie.)

SCÈNE 5

Sandy, Pauline, puis Mélissa

PAULINE : Drôle de phénomène, mon père, n'est-ce pas ?

SANDY : Original, tout au plus. Moi, je l'aime bien comme ça, ton father. Si tu n'en veux pas, je l'adopte comme père putatif, pas plus, rassure-toi. C'est dur, tu sais d'être orpheline à douze ans.

PAULINE : Je n'en doute pas. Mais tu ne trouves pas étrange, toi, la démarche qu'il a employée pour reprendre contact avec sa cadette ?

SANDY : Pas plus que ça. C'est pour cette raison que j'ai dit original.

PAULINE : Ça m'a turlupiné toute la journée.

SANDY : En un ou deux mots.

PAULINE (*outrée*) : Sandy !... En plus, c'est mon père.

SANDY : Ah ! je ne pensais pas à toi. C'était juste un bon mot, gratuit.

MÉLISSA (*survenant*) : Quel bon mot

PAULINE : Aucun. Je disais seulement que la manœuvre de mon père pour s'introduire ici m'avait tараudé toute la journée. (*Elle reste sceptique, songeuse.*)

SANDY (*à part*) : Oui, là, avec « tараudé », je suis coincée... « t'as rôdé dans les environs, papa » pas terrible.

PAULINE : S'incruster ainsi chez sa fille, sans savoir s'il n'y aura pas un rejet de la greffe. C'est hard comme méthode, non ?

MÉLISSA : Je ne trouve pas... Il a dû tout envisager avant d'en arriver là.

SANDY : Ah ! tu vois, Pauline, Mélissa pense comme moi.

MÉLISSA (*sans s'intéresser à la réplique précédente*) : Pourtant, à bien y réfléchir, tu n'as pas complètement tort. On dirait... Attends que je trouve une autre image... que ton père a sauté du Concordia sans gilet de sauvetage. Il nage, il brasse pendant quatre ans, cherche une nouvelle gonze pas chiantе, du boulot, une nouvelle position sociale... Et bing, il se heurte de front à un petit bateau, piloté par trois nénettes dont sa fi-fille.

PAULINE : Selon toi, c'est un appel à l'aide déguisé ?

SANDY : Help, Pauline, help, c'est papa !

MÉLISSA (*face public, son œil se plisse sur une idée*) : Une tentative presque désespérée...

PAULINE : À ce point ?

MÉLISSA (*se retournant, mine grave*) : Ça y ressemble. Une ultime tentative pour ne pas sombrer, ou se foutre en l'air. Voilà le nœud de l'affaire. Il était sur le point de lâcher son épave et il t'a croisée, peut-être au supermarché ou dans la rue. La fusée éclairante. Waourftchac! (*geste à l'appui*) Oui, ça colle !

PAULINE : Tu me fais peur, Mélissa. Je suis complètement désarmée devant une personne désespérée ; d'autant plus qu'il s'agit de mon père. Et qu'il cache bien sa détresse.

MÉLISSA : Écoute, il me vient une idée. On va le distraire, jouer les follettes, comme on sait si bien le faire, lui détourner les idées de sa galère, comme si de rien n'était. Je ne dis pas qu'il se confiera, mais on peut essayer. Ce soir, je cherche sur internet une manière sérieuse d'agir dans ce genre de situation. On trouvera une solution, ne t'inquiète pas.

PAULINE : J'aimerais bien te croire.

MÉLISSA : Fais-moi confiance, je prends la direction des opérations.

(Elle voit son soutien-gorge près du canapé, le ramasse.)

Tiens, tu étais là, toi ? Je t'ai cherché partout, coquin. *(Elle le ramasse, intriguée.)*

SANDY *(avance d'un pas)* : Que fait ton soutien-tif sur le plancher ?

PAULINE *(idem)* : Oui, caché sous le canapé ?

SANDY *(un pas)* : Alors que tu étais seule avec Gauthier ?

MÉLISSA : Non, ça ne va pas recommencer ! Je l'ai perdu en allant me doucher.

SANDY : Gauthier a eu l'air étonné quand je suis rentrée.

Il croyait que c'était toi, sans doute seins nus pour lui faire la danse du ventre sous le nez.

MÉLISSA *(agacée)* : Je ne l'ai même pas vu, vous pouvez me croire ! Vous allez arrêter ?

PAULINE : Tu as l'air sincère mais tout de même : situation à éclairer.

SANDY *(presque nez à nez)* : Dis-nous la vraie vérité.

MÉLISSA : Serais-tu jalouse ?

SANDY *(tapant du pied et s'écartant)* : Non, non ! C'est pas possible... pas possible ! Ça marche pas.

MÉLISSA : Qu'est-ce qui te prend ?

SANDY & PAULINE : Mais ta réplique ne rime pas avec toutes les autres phrases en É !

(Mélicca est interloquée. Toutes trois se regardent. La bombe est désamorcée. Elles éclatent de rire et s'embrassent.)

MÉLISSA : Vous avez fumé la moquette toutes les deux ?

SANDY : Mais non ! C'était génial cette impro. On l'a pas décidée et puis c'est parti, on aurait pu tenir la soirée.

PAULINE : Faut pas exagérer.

SANDY : Dommage que ton père n'ait pas assisté à cet impromptu, Pauline.

PAULINE : Je doute que ça l'ait fait rire.

(Un téléphone sonne, c'est celui de Sandy. Elle consulte le cadran.)

SANDY : Merde, c'est ma mère !

(Elle fait la grimace et un signe à ses amies que ça risque de durer, comme d'habitude. Elle sort.)

MÉLISSA : Après cet intermède poétique, je vais en profiter pour tapoter sur le web. Hauts les cœurs, Pauline, ça va aller.

(Elle sort.)

PAULINE *(se laisse choir sur le canapé)* : Moi, c'est plutôt un haut-le-cœur.

NOIR bref

SCÈNE 6

Pauline, Gauthier

PAULINE (*voyant son père rentrer*) : Déjà de retour ?

GAUTHIER : Je ne te dis pas que je suis allé acheter des cigarettes parce que je ne fume plus, mais il tombe un petit crachin glacé très désagréable. Pas un temps à faire du shopping. Mélissa n'est pas encore sortie de la salle de bain ?

PAULINE : Tu t'inquiètes beaucoup pour elle, je trouve.

GAUTHIER : Après tout, une heure, ce n'est pas exagéré pour une femme.

PAULINE : Macho !

GAUTHIER : Non, réaliste. Je plaisante et je m'occupe de ce qui ne me regarde pas.

PAULINE : D'autant qu'elle est sortie depuis belle lurette et travaille dans sa chambre. Quant à Sandy, elle répond à un appel pressant de sa mère, comme toujours...

GAUTHIER (*s'approchant de sa fille*) : Je voulais te remercier encore, de tout mon cœur ; d'abord pour avoir accepté le retour du père prodigue, ensuite de m'avoir « colocaté » sans la moindre hésitation.

PAULINE : C'est normal, c'est tout.

GAUTHIER (*reprenant de la distance*) : Mais ni obligatoire ni ordinaire, une fille qui héberge son père, au pied levé qui plus est, après quatre ans d'abandon. Si tu savais comme je suis soulagé.

J'avais des tonnes de béton sur les épaules à charrier du matin au soir, un boulet dans l'estomac en permanence, avec toutes les questions inhérentes, plus lourdes que des gueuses de fonte. 50% se sont déjà envolés. Pof, d'un coup !

PAULINE : Et les 50% restant ?

GAUTHIER : Le remède commence tout juste à produire son effet. Remarque, les galères, ça offre un gros avantage quand on a un minimum de courage : ça permet d'explorer des domaines dans lesquels on ignorait tout. Et on n'est pas déçu du voyage, crois-moi. Si ça forme la jeunesse, ça transforme la vieillesse ou ça la déforme à jamais... jusqu'à la réforme.

PAULINE : Et ça, c'est humiliant ?

GAUTHIER : Ça peut le devenir...

PAULINE : Tu... tu veux boire quelque chose ?

GAUTHIER : Pas précisément... dis-moi, Pauline, ça me revient... Je t'ai posé une question tout à l'heure, et la conversation a dévié...

PAULINE : Que voulais-tu savoir ?

GAUTHIER : Dans ce vaste appartement, je n'ai remarqué aucun objet spécifiquement masculin.

PAULINE : Et tu voudrais savoir si, malgré tout, j'ai un petit ami.

GAUTHIER : Tu as deviné juste.

PAULINE : Hé bien, rassure-toi, la réponse est oui. Il s'appelle Manu. Mais pour l'instant, c'est chacun chez soi, en attendant qu'il ait fait ses preuves.

GAUTHIER : Manu, il est portugais ?

PAULINE : Ça te pose un problème.

GAUTHIER : À vrai dire, aucun *a priori*. Manu, pourquoi pas.

PAULINE : En vérité, il est breton et s'appelle Emmanuel.

GAUTHIER : Breton, peuple de marins aussi, c'est pas pire. Que fait-il dans la vie ?

PAULINE : Informaticien dans la conception en 3D.

GAUTHIER : Métier d'avenir. Celui que tu auras choisi sera le bon. Chacun chez soi, c'est sage et je te reconnais bien là... Cependant, c'est après un délai raisonnable de vie commune qu'apparaissent les petits défauts et les grandes qualités. Ou le contraire. C'est alors que chacun se demande s'il va pouvoir faire avec, longtemps.

PAULINE : Y en a qui mettent des années pour s'en rendre compte...

(Coup d'œil en biais vers son père.)

GAUTHIER : J'aurais mieux fait de me taire. Disons que certains sont aveugles et retrouvent soudain la vue tandis que d'autres sont pourvus d'une philosophie à toute épreuve. Je suis mon regard dans le rétroviseur et je vois un type qui se classe entre les deux.

PAULINE : Il doit exister des subdivisions subtiles et des cas particuliers qui confirment la règle.

GAUTHIER : Oui, c'est bien compliqué de vivre à deux... Bon, je ne t'en demande pas davantage. J'en sais suffisamment pour l'instant, n'en parlons plus. Qu'est-ce que je peux faire pour me rendre utile à la communauté : aspirateurs, poussières, lessive, courses, robinet qui fuit, tiroir qui coince ; j'ai appris à tout faire.

PAULINE : Toi qui avais deux mains gauches ?

GAUTHIER : La fonction ou, en l'occurrence l'obligation, crée l'organe.

PAULINE : Rien à faire de particulier pour le moment, détends-toi.

SCÈNE 7

Pauline, Gauthier, Sandy

SANDY (*déboulant, comme échappée de la cage aux fauves*) : Hourra ! Ça y est, j'ai réussi à m'en décoller. (*Mimant un panneau*) À vendre : mère possessive et pot de colle. Tu sais... Pardon, vous savez à quel propos elle m'a harcelée ?... Je vous le donne Émile et Vincent pour cent d'aggio—jeu de mots débile, je gomme, pouf-pouf— Elle m'a tannée pour que je me marie au plus tôt ! Elle dit qu'elle a peur de l'avenir pour moi. Je lui ai rétorqué de mettre ses conseils en pratique et de se trouver un vieux friqué... ou moins vieux, mais sourd, elle n'a que cinquante-deux ans... (*se tournant soudain vers Gauthier*) Ça ne vous intéresserait pas, par hasard, Gauthier ? Elle n'est pas mal carrossée pour son âge, châssis impeccable, deuxième main, pas liftée.

GAUTHIER (*riant*) : Faudrait juger sur pièce. Si elle ressemble à sa fille avec vingt-cinq ans de plus, elle ne doit pas être mal du tout.

SANDY : Merci pour le compliment. C'est mieux que ça, elle a un port de reine, des seins fermes sans silicone, une petite maison sur la côte et quelques rentes confortables.

GAUTHIER : Présentée de cette façon, c'est alléchant.

SANDY : Il suffit de la faire taire, et alors là, c'est une femme adorable.

PAULINE : Je confirme. Un soir, on organisera une petite bouffe, tu te rendras compte par toi-même.

GAUTHIER : Rien ne presse. Je dois d'abord me refaire une santé... pour bien présenter.

SANDY : C'est sans engagement ni apport personnel ; une affaire à saisir. Vous m'en direz des nouvelles.

PAULINE (*insidieuse, à son père*) : Tu préférerais peut-être la fille ?... ou les deux pour le prix d'une ! (*Masque figé*) Non, je plaisante.

SANDY : Une partouze ? Faut voir. Non, je plaisante aussi. Fais pas cette tête-là, Pauline. Je ne me vois pas du tout, mais pas du tout, partager un homme avec ma mère. Même si c'était James Bond ou Brad Pitt !... Quoi que, à la réflexion. Sans vous froisser, Gauthier.

(Pourtant, cela semble lui avoir donné une idée qu'elle s'étonne d'avoir eu.)

GAUTHIER : Bon, je vous laisse délirer entre filles, j'ai quelques recherches à effectuer d'urgence sur internet.

MÉLISSA (*entrant, des feuillets à la main*) : Je ne vous chasse pas, j'espère.

GAUTHIER : Pas le moins du monde.

(Il sort à reculons, tout sourire, sous le regard désabusé de sa fille.)

SCÈNE 8

Pauline, Sandy, Mélissa

PAULINE : Quel dragueur !

MÉLISSA : C'est juste de la courtoisie.

SANDY : Il t'a déshabillé du regard.

PAULINE : Tu peux parler, Sandy. Tu es aussi transparente, ma vieille. Tu crois que je n'ai pas remarqué ton petit manège en voulant lui fourguer ta mère ? Il est mon père, il pourrait être le tien.

SANDY (*décidant de s'amuser un peu ; au public, chantonnant*) : Mais il ne l'est pas.

(*Mélissa lui adresse alors un clin d'œil qui va dans le même sens, en tapotant ses feuillets.*)

PAULINE (*éberluée*) : Ne me dis pas... que tu es tombée amoureuse d'un vieux de plus de cinquante ans ! Que vous avez qualifié de : vieux satyre, vieux vicieux.

MÉLISSA : « Avec du bide et une calvitie avancée » également, mais c'était avant de le rencontrer.

SANDY : Et ce n'est pas le cas. L'une des trois l'a même traité de « vieux salingue libidineux ». Alors, les *a priori*, hein ?... Moi, je dis : pourquoi pas ? Je ne serais pas la première. Et lui, ce ne serait pas pour son argent car il semble *a priori* plutôt démuné de ce côté-là.

MÉLISSA : Moi, je le trouve assez bel homme, calme et attendrissant. Tu lui ressembles, Pauline, tu ne peux pas le nier.

PAULINE : Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi !...

MÉLISSA : Je suis seule depuis trop longtemps, dix-sept jours, ça me démange.

PAULINE (*à Mélissa*) : Tu ne vas pas coucher avec mon père !

SANDY : Pourquoi pas ?

PAULINE : Pas toutes les deux !

MÉLISSA : Tu penses qu'il ne pourra pas assurer ?

SANDY : Je saurai bien réveiller son démon de midi.

PAULINE (*s'écarte en chancelant*) : Mais je rêve !... Je cauchemarde, plutôt. Bordel ! j'ai fait entrer le loup dans la bergerie. (*Elle opère brusquement une volte-face*) Jamais sous mon toit, vous m'entendez, jamais !

MÉLISSA & SANDY : Sous NOTRE toit, tu veux dire.

SANDY : Tu ne peux rien m'interdire ; tu as montré l'exemple avec ton Manu.

PAULINE : C'est pas pareil, il n'a que vingt-huit ans.

MÉLISSA : Malgré tout, on ne te l'a pas piqué. Tu ne vas pas reprocher à ton père d'être un quinquagénaire !
Ce n'est pas une question d'âge, juste de sexe.

SANDY : Tout à fait d'accord.

MÉLISSA : Ne t'inquiète de rien, c'est simplement une douce expérience sans conséquence ni lendemain ; en ce qui me concerne.

SANDY : Moi, pas davantage ; mais une rencontre que j'espère tout de même mémorable.

PAULINE : J'hallucine ! Vous n'allez pas baiser avec votre père... enfin, je veux dire, avec le mien ?

MÉLISSA : Ne fait pas de transfert culpabilisant, il n'y a pas d'inceste.

SANDY : Tu n'es en rien concernée, Pauline. Je crois qu'il doit bien faire l'amour.

MÉLISSA : Je n'en attends pas davantage, ni moins, d'ailleurs.

(Elles s'amuse en duo, tenant Pauline hors de leur jeu.)

SANDY : Lui, il a très envie de se taper une petite jeune, ça se voit.

MÉLISSA : Ça décuplera ses capacités pour lui éviter le ridicule.

SANDY : Tous les hommes sont des paons et veulent être les meilleurs au plumard.

MÉLISSA : Surtout les coqs gaulois !

(Pauline, atterrée, s'est assise, ne voyant pas la grossière comédie. Elles ne l'entendent même pas.)

PAULINE : Vous êtes horribles.

SANDY : Échange de bons procédés.

MÉLISSA : Contrat intergénérationnel.

SANDY : Tutorat. Transmission du savoir-faire.

MÉLISSA : Il aura sans doute le trac, plus que nous. Il faudra le rassurer.

SANDY : Je sens en lui une grande sensibilité un peu perverse. Mais il saura s'y prendre.

MÉLISSA : Et ne balancera pas la sauce en dix secondes chrono, comme certains jeunes.

PAULINE : On lui autorisera tout ?

MÉLISSA : No limite.

PAULINE : Vous êtes dégueulasses, dégueulasses, vous me débectez ! Je vous hais.

MÉLISSA & SANDY *(se tournant vers elle)* : Pauline !!!

MÉLISSA : Pauline, ouvre les yeux. Tu ne vois pas qu'on se fout de ta gueule.

SANDY : Qu'on te met à l'épreuve.

PAULINE *(au bord des larmes)* : Vous êtes pire que tout ! Je ne veux plus rien entendre !

(Elle se précipite vers sa chambre. Méliッサ et Sandy lui coupent le chemin, la ramènent vers le canapé où elles se serrent toutes les trois.)

MÉLISSA : On voulait avoir la certitude que tu aimais vraiment ton père, après cette dure épreuve de quatre années. Tu le protèges de la débauche, d'une déchéance encore plus profonde et de problèmes puissance dix.

SANDY : C'est bien, c'est beau, c'est noble.

PAULINE (*se rassérénant*) : Ah ! vous trouvez ? Vous voyez les choses comme ça, vous.

MÉLISSA (*montrant ses feuilles*) : Tiens, tu liras l'article du docteur psy Jean-Michel Spontanès, c'est édifiant.

SANDY (*la câlinant*) : Oui, parce que c'est ton petit papa à toi, et tu souhaites qu'il retrouve sa place et son rang, au lieu d'aller se fourvoyer dans des aventures où il se brûlerait encore les ailes, te privant de son nouvel amour et de tes deux meilleures copines.

PAULINE : Sandy, je ne t'ai jamais entendue parler de cette façon. Et toi, MéliSSa tu aurais dû suivre un cursus de psycho. Moi, je ne voyais pas les choses sous cet angle.

MÉLISSA : C'est que tu es encore sous le choc des retrouvailles. Tenez, j'ai une idée ! Si on allait au restau pour fêter ça. On paiera chacun notre part afin de ne pas l'indisposer et le mettre en porte-à-faux, s'il est vraiment gêné aux entournures.

PAULINE : Ce n'est pas une mauvaise idée, je n'avais aucune envie de me mettre en cuisine après cette séance, mes salopes. On va chez l'italien ?

SANDY : Banco !

MÉLISSA : D'accord.

PAULINE : C'était vraiment une blague, n'est-ce pas ?

SANDY : Bien entendu, on n'est pas comme ça... Enfin, pas tout à fait.

MÉLISSA : Pourtant, moi, je rentrerai volontiers avec le pizzaiolo. Il ne me déplaît pas avec son grand béret-toque sur le côté et les poils bruns de son poitrail qui foisonnent par l'échancrure de sa chemisette blanche trop étroite.

SANDY : À la ritale !

PAULINE : Décidément, vous êtes chaudes, ce soir ! J'espère que je ne serai pas obligée de composer le 18 !

MÉLISSA & SANDY : Les pompiers, oh oui ! Chouette !

NOIR- Musique (*sur un grand rire*)

.../...

ACTE III SCÈNE 1

Mélissa, Pauline

MÉLISSA (*seule*) : Soirée super sympa, hier, qui a un peu mieux recadré les choses et raccommodé le père et la fille, tant mieux, tant mieux. J'espère que les filles ont lu l'article que je leur ai photocopié.

PAULINE (*survenant, les yeux hors de la tête*) : Mélissa ! Mélissa !

MÉLISSA : Oui, je suis là (*joue au sémaphore*), c'est moi, tu me vois... Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as l'air dans tous tes états ?

PAULINE : Y a de quoi !

MÉLISSA : Quoi de quoi ?

PAULINE : Oh ! je t'en prie, ce n'est pas le moment de plaisanter, je suis dans une situation... une situation... vaudevillesque.

MÉLISSA : Ah ! bon. Ton père n'est pas ton père ?

PAULINE : Non, pire !

MÉLISSA : Manu vient de faire son coming out ?

PAULINE : Tu n'y es pas du tout.

MÉLISSA : Je ne sais pas, moi. Si tu t'expliquais, ce serait plus simple, non ? que de jouer aux devinettes... Attends, j'ai trouvé ! Tu es enceinte...

PAULINE : Com... comment tu le sais ?

MÉLISSA : L'intuition féminine. Tu es enceinte et tu ne sais pas qui est le père.

PAULINE : Non, si... Je... Enfin...

MÉLISSA : Le père, c'est ton père qui t'a avoué avoir utilisé le GHB, la drogue des violeurs, et que, bourré, il ne t'avait pas reconnue en t'abordant à la sortie d'une boîte de nuit et...

PAULINE (*abasourdie*) : Tu déliras à plein tube, ma pauvre fille ; t'es pas drôle. Où tu vas chercher des trucs aussi glauques; faut te faire soigner, ma vieille.

MÉLISSA : Toi d'abord ! Dis-moi ce qui te met en transe ; ensuite, je pourrai peut-être te donner un diagnostic. Si j'ai bien compris **a/** tu es enceinte, **b/** tu connais le père, **c/** je t'écoute.

PAULINE (*se laissant tomber sur le canapé comme elles en ont l'habitude*) : En effet... Je ne sais pas comment cela s'est produit.

MÉLISSA (*à part*) : Mon œil !

PAULINE : Bref, j'ai eu, aujourd'hui les résultats de mes examens : je suis enceinte de trois mois. Emmanuel est le père, j'en ai pas rencontré d'autres.

MÉLISSA : Ou c'est le Saint-Esprit. Alors, où est le problème ?

PAULINE : Tu ne te rends pas compte, je dois présenter ce soir Manu à mon père et réciproquement ; et leur annoncer, simultanément, que l'un va être père et l'autre grand-père.

MÉLISSA : C'est une bonne nouvelle, ils vont être enchantés.

PAULINE : C'est ça : enchantés ! Ils vont sauter au plafond et se congratuler en dansant la gigue. Mais tu ne te rends pas compte du choc psychologique pour mon père, dans la situation où ils se trouve ; le dilemme pour moi qui ne suis pas décidée à 100% de passer ma vie avec Manu, lequel a beaucoup de qualités et quelques petits défauts cachés, Manu qui n'est pas encore très mature pour subvenir aux besoins d'une famille. Tu as lu l'article ?

MÉLISSA : C'est moi qui te l'ai donné. J'admets que, vu sous cet aspect, c'est un peu plus compliqué... Mais, ne prenais-tu plus la pilule ?

PAULINE : Si, c'est ce qui m'inquiète et m'a mis la puce à l'oreille...

MÉLISSA (*s'empêchant de rire*) : À l'oreille, tu es sûre ?

PAULINE : Ah ! Tu es drôle, très drôle !...

MÉLISSA : Excuse-moi. Comment la fécondation a-t-elle pu se produire et toi te reproduire... Enfin, je veux dire : un préservatif qui craque, je comprends, mais une pilule qui foire... Tu as oublié de la prendre ?

PAULINE : Pas du tout, je fais hyper attention.

MÉLISSA : Et ta gynéco, qu'est-ce qu'elle en pense ?

PAULINE : Elle baigne dans l'expectative.

MÉLISSA (*à part*) : Comme le fœtus dans son liquide amniotique.

PAULINE : Pardon, qu'est-ce que tu baragouines.

MÉLISSA : Je dis que... que « comme c'est parti, ça s'liquide en clinique ».

PAULINE (*affolée*) : Méliсса, qu'est-ce qui faut que je fasse ?

MÉLISSA : Je viens de te le suggérer. Le moyen le plus radical pour épargner tout le monde : tu avortes.

PAULINE (*épouvantée*) : Ça va pas, non ?

MÉLISSA : Hé, je réponds juste à ton attente angoissée, que je comprends parfaitement : pas de gosse, pas de père ; et de là, pas de grand-père. Tu as cependant le temps de réfléchir. Deuxième solution, si je peux l'exposer sans me faire arracher les yeux.

PAULINE : Excuse-moi, je suis à bout de nerfs. Mets-toi à ma place.

MÉLISSA : Non, merci, je n'y tiens pas. Quoique, à la réflexion, le challenge ne me déplairait pas. « Fille-mère », comme on disait ; ou « mère célibataire » selon le vocable en vigueur au XXIème siècle, c'est une solution qui m'agrèerait peut-être. Ma mère m'engueulerait ferme, me traiterait d'inconsciente, « d'irresponsable à notre époque », voire de salope au summum de sa colère. Puis, le

soufflé retomberait et elle interviendrait en sauveuse, style : « garde ce malheureux enfant qui n'a pas demandé d'être conçu, je me sacrifierai pour l'élever tandis que tu bosseras deux fois plus, ma fille, afin qu'il ne manque de rien. »

PAULINE : Oui, c'est bien gentil, mais je n'ai plus de mère.

MÉLISSA : Cela peut la faire ressurgir à tout moment, comme ton père.

PAULINE : Ça m'étonnerait.

MÉLISSA : Alors, remarie ton père avec la mère de Sandy —la mienne n'est pas libre— et tu fais d'une pierre deux coups.

PAULINE (*regardant son amie avec un air dépité*) : Tu n'as pas plus simple à me proposer ?

MÉLISSA : Je fais ce que je peux.

PAULINE : Un père, un enfant, un mari dans le même week-end, ça fait beaucoup.

MÉLISSA : VSD, attends, il n'est pas terminé ce week-end, on a encore demain !

PAULINE : Tu fais tout pour me remonter le moral, Méliсса, t'es vraiment une copine... Qu'est-ce qui peut encore me tomber sur la tête ?

MÉLISSA : Un pot de fleur, une cheminée, un petit frère inconnu...

PAULINE (*souriant pâle*) : J'aime ton optimisme débridé...

MÉLISSA : En tout cas, tu as esquissé un sourire.

PAULINE : Rictus nerveux... Tiens, je vais aller prendre l'air pour me dessouler.

MÉLISSA : En attendant Sandy, je vais me mettre aux fourneaux.

PAULINE : Je fais le tout du pâté de maisons, puis je te donne un coup de main. Commence par les hors d'œuvre.

(*Elle se dirige à pas chancelants vers la porte.*)

MÉLISSA : La confiance règne.

SCÈNE 2

Pauline, Méliсса, Sandy

SANDY (*déboule, croise Pauline*) : Tu sors ?

PAULINE : Tu rentres ?

MÉLISSA : Un partout la balle au centre.

SANDY (*à Pauline*) : T'en fais une tête. Y a un blème ?

PAULINE : Il y a de quoi. Je suis enceinte.

SANDY : De qui ?

PAULINE : Du pape !

(Elle sort.)

SANDY (*innocente*) : Qu'est-ce que j'ai dit ?

MÉLISSA : Rien, comme d'habitude. Je t'expliquerai. Tu as lu l'article que je t'ai passé ?

SANDY : Oui, je te l'ai déjà dit, mais j'ai pas tout compris.

MÉLISSA : C'est normal. Mets-toi à l'aise, je te rappelle que, ce soir, Pauline va présenter son compagnon à son papa et vice versa. Et la stratégie est loin d'être au point.

SANDY : Alors, on compte sur la petite Sandy pour trouver la solution.

MÉLISSA : Hé bien... On va dire ça comme ça.

(Elle sort, côté cuisine.)

SANDY : Après la journée que j'ai eu, elles ne me laisseront pas souffler une minute, ces deux-là.

NOIR

SCÈNE 3

Pauline, MéliSSa, Sandy

SANDY : J'ai eu une idée.

PAULINE & MÉLISSA : Toi ?

SANDY (*vexée*) : Et alors ?

MÉLISSA : On plaisantait.

PAULINE : Vas-y, accouche.

SANDY : Tu as trouvé le mot qu'il fallait.

PAULINE : C'est sorti tout seul. Explique-toi.

SANDY : C'est juste une réflexion. Ne croyez-vous pas qu'avant d'avoir un grand-père, il ne vaudrait pas mieux avoir la certitude d'un père ?

(Pauline et MéliSSa se regardent, sidérées par la pertinence de la remarque.)

MÉLISSA : Toi, alors...

SANDY : Y en a plus qu'on ne croit, là-dedans... (À *Pauline*) Assure-toi que Manu prenne la chose de façon positive, avant d'informer ton propre père.

PAULINE : Facile à dire. Seulement, mon père est là dans sa minuscule chambre, comment veux-tu que je m'entretienne seule à seul avec Manu ?

SANDY : Idée bis de Sandy. Écoutez ma supra théorie. Un quart d'heure avant l'heure du repas, on envoie ton père nous faire une course urgente bidon, genre : du safran, du pesto, de la cannelle, un truc indispensable, quoi. Toutes les deux, on s'enferme en cuisine, et toi, tu le cuisines.

PAULINE : Qui ?

MÉLISSA & SANDY : Ton mec !...

PAULINE : Je ne sais plus où j'ai la tête.

MÉLISSA : Et si, toutefois, tu tiens à ce qu'il reste le père de ton enfant.

PAULINE : Ça, c'est pas garanti.

MÉLISSA : Il y a une dernière possibilité. Tu ne dis rien pour le moment, tu tâtes le terrain, et tu ressorts l'affaire dans quinze jours ou un mois ; ça te laisse le temps de réfléchir.

PAULINE : Je ne peux pas jouer cette comédie aussi longtemps, je suis trop crispée, je vais me couper. Et puis, je connais mon père, il va tout de suite se rendre compte de quelque chose.

MÉLISSA : Je vais te détendre en te massant les épaules.

SANDY : Et moi les pieds.

PAULINE : Non, les filles. Vous êtes gentilles, mais faut que j'assume.

SANDY : Pour le père ou le grand-père ?

PAULINE : D'une pierre deux coups, ce sera moins douloureux.

MÉLISSA : Pour qui ?

PAULINE : Pour moi.

MÉLISSA : Bon, on se tient à ce plan B ?

PAULINE (*respire à fond*) : C'est décidé. On ne change plus rien.

SANDY : Si tu veux, je me charge de convaincre ton père.

PAULINE : Sans te fâcher, je préférerais que ce soit Méliсса.

SANDY : Pourquoi elle ?

MÉLISSA : Pourquoi moi ?

PAULINE : Excuse-moi, Sandy, tu le colles déjà un peu trop, ça fausserait le jeu.

SANDY : Pas plus que Méliсса. Et puis, après tout, c'est pas mon père.

PAULINE : Oui, mais c'est le mien et je ne veux pas, sous mon toit, de télescopage des générations, je l'ai déjà dit. Et toi, Méliсса, parce que tu es... plus persuasive.

MÉLISSA : Prétexe baveux. Parce que tu ne me crois pas capable de draguer un vieux. Y a rien de plus facile, même pour une fille comme moi qui ne suis pas une gravure de mode.

PAULINE : Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Tu es ravissante. Vous m'aidez ou pas ?

MÉLISSA : Bien sûr qu'on te laisse pas tomber. Bon, je m'y colle... Enfin, je veux dire : je l'envoie acheter... quoi, au fait ?

SANDY : Tu improvises, tu as assez d'imagination.

MÉLISSA : O.K. C'est parti !

(Elle sort.)

SCÈNE 4

Pauline, Sandy

PAULINE : À présent, préparons l'entrée en scène du futur papa. À ton avis, par quelle face dois-je l'entreprendre ? Nord, ouest, sud ?

SANDY (*soudain renfrognée*) : J'ai pas d'avis. J'ai pas de copain. J'ai jamais été enceinte et je ne me suis jamais posé la question.

PAULINE : Tu as une drôle de façon de m'aider ?

SANDY : Aide-toi, le ciel t'aidera.

PAULINE : Alors, je ne suis pas arrivée au bout de mes peines. Le gosse fera à son tour des gosses que j'attendrai encore.

SANDY : Mécréante !

PAULINE (*Se tournant vers Sandy*) : Ça te va bien ! Tu fais la gueule parce que je ne t'ai pas laissé mon père ?

SANDY (*sans conviction*) : Mais pas du tout, pas du tout.

PAULINE : Les dons du ciel, qui peut se vanter d'en avoir reçu ? Et le prouver.

SCÈNE 5

Pauline, Sandy, Mélissa

MÉLISSA : Ton père part à l'instant. (*Avec un coup d'œil en biais à Sandy*) Pour le convaincre, je me suis fendu de deux bisous à la commissure.

PAULINE : Putain ! Quel effet il produit sur vous, mon père, pour que vous craquiez toutes les deux de la sorte !

MÉLISSA : Je le trouve touchant.

SANDY : Il a l'air si tendre !

MÉLISSA : Fragilisé.

SANDY : Attachant.

MÉLISSA : Sécurisant.

PAULINE : Je n'aurais jamais dû l'accepter comme coloc.

MÉLISSA : Quoi qu'il en soit, tu as la voie libre pour un petit moment.

SANDY : Nous allons te laisser pour recevoir l'heureux papa.

PAULINE : Non, ne m'abandonnez pas seule tant qu'il n'a pas sonné. J'ai besoin de vous.

SANDY : Ah ! ces femmes enceintes. (*À part*) Moi, j'aimerais l'être juste pour me permettre des caprices.

MÉLISSA : Qu'est-ce qu'on peut faire de plus pour toi , Pauline ?

PAULINE : Me soutenir.

MÉLISSA : Pour te déposer où ?

PAULINE : Ne plaisante pas... je ne me sens pas bien du tout...

SANDY : La nausée, déjà ?

PAULINE : Non, c'est pire que ça : le dégoût de tout.

MÉLISSA & SANDY : Mais encore ?

SANDY : Précise un peu.

MÉLISSA : Mets-nous sur la voie.

PAULINE : De tout, de moi, de la société, de la vie.

MÉLISSA : Le grand numéro de déprime, c'est à Emmanuel qu'il faut le réserver.

PAULINE (*à moitié convaincante*) : Je répète mon rôle.

SANDY : Tu en as besoin, ce n'est pas très au point.

PAULINE : Qu'est-ce que je vais lui dire ?

(Mélissa prend la scène à son compte et signifie à Sandy qu'elles vont jouer une petite comédie.)

MÉLISSA-Pauline : Ding, ding ! *(Elle mime l'ouverture d'une porte, face à Sandy.)* Ah ! C'est toi, Manu, mon chéri. *(Elle saute au cou de Sandy qui comprend tout de suite)* Je t'attendais avec impatience.

SANDY-Manu *(imitant l'homme macho et rouleur de mécaniques)* : Bonjour ma chérie, tu vas bien ? *(Elle lui caresse la joue et passe, se remonte les génitoires, se jette sur le canapé.)* Tu as l'air en forme...

MÉLISSA-P *(inquiète)* : Comment ça : en forme ? *(Mimant les rondeurs de la grossesse. Innocente)* Ça se voit déjà ?

SANDY-M *(voix grave)* : Qu'est-ce qui doit se voir, mon chou ?

MÉLISSA : Rien, mon rat, c'est une façon de parler. Ne te fais pas de souci.

SANDY *(se lève)* : Si, mais si, je te trouve bien nerveuse, ma loute, bien nerveuse, comme si tu étais...

MÉLISSA *(explosant)* : Comme si j'étais... enceinte, c'est ce que tu voulais dire, hein ? Hé bien oui, je suis enceinte !

SANDY : Toi, enceinte ? Pourquoi ?

MÉLISSA : Passe que !

SANDY : Oui, pas de doute, tu es enceinte, et... et... *(sidéré)* Tu vas avoir un... bébé ? *(Vigoureux hochement de tête de Mélissa)* Mais de qui ?

MÉLISSA *(fondant en sanglots sur le canapé, crise de nerfs)* : De... de-de... *(hoquets)* Sniff !

SANDY : Deux ? Des jumeaux ?

MÉLISSA : Nooon !... Un seul... de toi !

SANDY *(venant la consoler)* : De moi ?... *(Réalise)* Moi ? *(s'écarte et chancelle)* Mais alors : je vais être... père !

MÉLISSA : Ça en a tout l'air.

SANDY *(désemparé, face public)* : Qu'est-ce qu'on va faire ?

MÉLISSA : De la layette.

SANDY : T'es pas nette !

(Sandy et Mélissa éclatent de rire. Pauline est obligée de suivre.)

MÉLISSA : Tu vois, ce n'est pas très compliqué, si tu veux garder Manu.

SANDY : Par contre, si tu souhaites le larguer, tu lui annonces direct qu'e le mome est d'un autre.

PAULINE : C'est faux, il est de lui, que de lui !

SANDY : Peu importe, c'est le meilleur prétexte pour qu'il claque la porte.

PAULINE : Et me foute sa main sur la gueule.

MÉLISSA : Faudrait savoir ce que tu veux.

SANDY : Et depuis quand on frappe une femme enceinte ?

PAULINE : Enceinte, si peu encore. Ça ne se voit pas assez pour stopper sa colère.

SANDY : Je ne le savais pas soupe au lait.

PAULINE : Moi non plus... Je veux dire, il ne l'étais pas jusqu'à hier... Mais si c'est moi qui fournit le lait, ça peut tout changer.

MÉLISSA : Hé bien, c'est pas gagné. On va encore réfléchir.

PAULINE : Réfléchir, vite.

(Ding-dong fait la sonnette de l'entrée.)

MÉLISSA & SANDY (*lugubres*) : Trop tard...

SCÈNE 6

Les trois filles, le père, le grand-père

(Entrent Gauthier et Thibault.)

TROIS FILLES : Vous ??? Ensemble ? Pas possible.

EMMANUEL (*intimidé*) : Bonjour...

GAUTHIER : Oui, tous les deux ensemble, ça vous étonne ? Ça vous dérange ? Figurez-vous que je descendais la rue pour me rendre au super-market quand j'ai entendu un coup de klaxon. Par réflexe, je me suis retourné, c'était Manu, enfin Emmanuel.

PAULINE (*éberluée*) : Vous... vous... vous...

MÉLISSA : Connaissez ?

EMMANUEL : Pas vraiment.

SANDY : Mais alors, comment vous... vous ?

MÉLISSA : Êtes reconnus ?

GAUTHIER : Ce charmant jeune homme m'aborde. Je pensais qu'il était perdu et voulait me demander son chemin. « Excusez mon audace, me dit-il, ne seriez-vous pas le père de Pauline Duval, par hasard ? ». « Oui, c'est exact, rétorquai-je, vous la connaissez ? »

EMMANUEL (*rejouant la scène*) : Je suis Emmanuel. Je vous ai vu dans son album photos de famille.

GAUTHIER : Alors on a échangé quelques courtoisies.

EMMANUEL : Puis, j'y suis allé franco : pour ne rien vous cacher, nous nous sommes officieusement fiancés il y a quatre mois.

PAULINE (*à part*) : Le vantard !

GAUTHIER : Tiens donc, bonne nouvelle et heureuse coïncidence. En ce moment, j'habite chez elle et deux de des amies, en coloc. Je suis enchanté qu'on se soit croisés.

EMMANUEL : Moi de même.

(Ils se serrent la main.)

GAUTHIER : C'est donc vous dont je dois faire la connaissance au dîner de ce soir.

EMMANUEL : Pas possible !

GAUTHIER : Si, si. Pauline ne vous en a donc pas parlé. Pour moi, elle est restée très évasive, elle m'a vaguement parlé d'un copain.

THIBAUT : Moi d'un parent, sans plus.

GAUTHIER : Je suis donc Gauthier, l'heureux géniteur de cette princesse.

EMMANUEL : Emmanuel Saulnier, le soupirant.

(Ils se serrent la main. Les trois filles sont figées, les yeux écarquillées devant la saynète.)

GAUTHIER : Si vous vous mariez un jour, j'espère que vous n'accolerez pas vos noms.

EMMANUEL : Pourquoi ?... Ah oui, d'accord ! Saulnier-Duval.

GAUTHIER : Mélissa m'a demandé d'aller lui faire une petite course pour ce fameux repas.

EMMANUEL : Je vous accompagne, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, ça ira plus vite.

GAUTHIER : Avec plaisir, nous aurons ainsi le temps de faire un peu connaissance.

GAUTHIER & EMMANUEL : Et voilà !

PAULINE : Et... et... Je n'ai plus rien à ajouter.

GAUTHIER : J'avoue que l'effet de surprise passé, j'ai trouvé que tu n'avais pas mal choisi, ma fille.

PAULINE : Choisi... (*coup d'œil aux copines*) Ben, voilà un problème de réglé... provisoirement.

SANDY (*pour faire diversion*) : En tout cas, on dirait que vous avez super sympathisé, tous les deux.

GAUTHIER : On a échangé que quelques grandes idées.

EMMANUEL : Mais on semble sur la même longueur d'ondes, pour l'instant.

PAULINE (*à part*) : Ainsi, le sort en est jeté, je n'aurai qu'une version à donner.

(Thibault s'est approché de Pauline, ils s'embrassent.)

GAUTHIER (*à Pauline*) : Tiens, je t'embrasse aussi, ma chérie.

(Ce qu'ils font. Il prend un peu de recul.)

Tu vas bien ? Tu as l'air en forme.

MÉLISSA & SANDY (*sentant venir la cata de la redite*) : Comment ça en formes ?

SANDY : Elle est mince comme un haricot.

MÉLISSA : Svelte comme une danseuse.

SANDY : souple comme un élastique.

PAULINE : Bon, les filles, n'en faites pas trop, non plus.

EMMANUEL : C'est quoi la règle du jeu ?

MÉLISSA : Un truc typiquement féminin.

PAULINE : J'aurais dû répliquer : ça se voit déjà ?

EMMANUEL : Qu'est-ce qui doit se voir ?

MÉLISSA & SANDY : Mon chou ! Qu'est-ce qui doit se voir, mon chou, tu dois ajouter.

SANDY : Tu as perdu, Manu. Tant pis.

EMMANUEL : Je n'y comprends rien du tout.

GAUTHIER : Moi non plus.

MÉLISSA : Laissez tomber, c'est préférable. Donnez-moi plutôt vos petites emplettes.

(Gauthier lui tend le sachet en papier, Thibault un sac un peut plus lourd.)

EMMANUEL : Remets ça au frais pour commencer.

LES TROIS FILLES : Oh ! du champagne !

GAUTHIER *(allant chercher ce qu'il avait laissé en bord de cadre)* : Et une autre toute fraîche pour la route !

LES TROIS FILLES : Où on va ?

GAUTHIER : Nulle part, c'est juste une expression.

GAUTHIER & EMMANUEL : Un truc typiquement masculin.

SANDY *(à Pauline)* : Ils s'entendent comme larrons en foire, on dirait.

PAULINE *(en aparté aux filles)* : Tu crois que ça va faciliter les choses ?

MÉLISSA : Je l'ignore. On sert l'apéro. On avisera après.

SANDY *(à la cantonade)* : Aller, on boit l'apéro ! Je vais chercher les verres et les amuse-bouche.

(Elle sort)

MÉLISSA *(prenant avec la 2^{ème} bouteille)* : Qui va faire péter la roteuse ?

EMMANUEL : Tiens, je ne connaissais pas cette expression.

GAUTHIER : Peut-être tombée en désuétude, elle n'est pas nouvelle. Roteuse, à cause des bulles. Bon, je m'en charge.

(Pauline se sent un peut seule dans son coin, ne sait si elle doit agir. Sandy revient avec les verres. Gauthier débouche la bouteille, les remplit. Méliсса reparaît avec les petits fours chauds et les gâteaux à apéro classiques.)

MÉLISSA : Voilà la première fournée !

(Ils lèvent leurs verres.)

EMMANUEL : Alors, à notre... rencontre, monsieur Duval.

GAUTHIER : Tu peux m'appeler Gauthier, mais surtout pas beau-papa !... Avant tout, je lève mon verre à nos retrouvailles avec Pauline. Pour moi, c'est une renaissance.

SANDY : Une re-naissance avant la naissance, c'est drôle !

(Pauline s'étrangle. Ça jette un froid. Tous se figent.)

EMMANUEL (*voix blanche*) : Quelle naissance ?

MÉLISSA : Sandy a juste voulu faire un bon mot. Il faut espérer qu'il y aura une naissance un jour, deux ou pourquoi pas trois.

EMMANUEL : Vous faites de drôles de têtes, soudain, les filles.

LES TROIS FILLES : Pas du tout ! Pas du tout !

GAUTHIER : Je dirais même plus, vous dissimulez mal : panique à bord. Qu'est-ce que vous nous cachez ?

EMMANUEL : Oui. La naissance de qui ?

PAULINE & MÉLISSA : Mais rien du tout !

GAUTHIER : L'innocence spontanée.

SANDY : Bon, je vais tout vous avouer.

GAUTHIER & EMMANUEL : Aaaah ! Un scoop !

EMMANUEL : Faut-il qu'on s'asseye ?

SANDY : C'est moi qui suis *t'en cintre*... Je veux dire : enceinte. Là, voilà, c'est dit. On ne revient plus là-dessus.

EMMANUEL : Quelle surprise.

GAUTHIER : Quelle bonne nouvelle, en tout cas.

EMMANUEL : Mais enceinte de qui, si ce n'est pas indiscret ? Je croyais que tu n'avais pas de petit ami ?

MÉLISSA : Pas besoin d'avoir un copain régulier. Vous devriez savoir ça, les hommes, vous qui ne pensez qu'à semer à tous vents.

EMMANUEL : Faut pas exagérer. Alors, le père, on le connaît ?

GAUTHIER : C'est pas moi.

PAULINE (*faussement fâchée*) : Papa !...

GAUTHIER (*qui n'est pas dupe*) : Je plaisantais pour détendre un peu l'atmosphère.

EMMANUEL : Est-ce de ton plein gré ?

SANDY : Comme Richard Virenque.

EMMANUEL : Excuse-moi, je suis indiscret.

GAUTHIER : Trinquons encore.

PAULINE : Garçon ou fille ?

SANDY : Je ne sais pas encore. C'est... c'est trop tôt.

PAULINE : Finissez la première bouteille, je vais chercher la seconde. (*À part*) On en aura besoin. (*Pour elle-même*) Moi surtout.

(*Elle sort. Léger silence, Gauthier verse les dernières gouttes, finit volontairement par Manu.*)

GAUTHIER : Je ne vais pas te souhaiter d'être pendu... sinon à la jarretière.

EMMANUEL : Merci. Mais s'il fallait que chaque fois qu'on vide une bouteille...

MÉLISSA (*à Sandy pour relancer*) : Zizi ou tirelire : qu'est-ce que tu préférerais ?

SANDY : Je m'en fiche totalement !

GAUTHIER : On a toujours une petite préférence (*Retour de Pauline avec la bouteille*). Moi, je voulais un garçon et une fille. Le choix du roi, dit-on, sans originalité. J'ai eu une seconde fille, en prime et je m'en félicite. Sans elle, je ne serais pas là. Sans elle, à cette heure, j'errerais avec le moral dans les chaussettes.

(*Le père et la fille, à quatre pas l'un de l'autre, lèvent leur verre, les yeux dans les yeux.*)

MÉLISSA : Un enfant, c'est merveilleux, ça devrait toujours être un événement heureux.

GAUTHIER : Étant le seul ici à en avoir, je témoigne que c'est un événement grandiose.

EMMANUEL (*remplissant les verres*) : On souhaite tout le bonheur possible à Sandy... et au papa. C'est une grande aventure pour un couple, et une remise en question.

GAUTHIER : Plus que tu ne crois.

PAULINE (*à son père*) : Et si c'était moi qui attendais un bébé, qu'est-ce que tu en penserais ?

GAUTHIER : Je serais ravi d'être grand-père puisque tes aînés ne sont guère pressés de procréer, pour ce que j'en sais aujourd'hui. (*Il jette un regard à Manu*) Mais ce n'est pas à moi qu'il...

MÉLISSA (*lui coupant la parole*) : Oui, qui serait le père ?

PAULINE (*lui montrant le poing par derrière*) : Bonne question. Est-ce qu'il y a dans la salle un volontaire pour endosser cette armure de bronze ?

GAUTHIER : C'est contraignant, surtout au début qu'il faut tout découvrir, mais pas si difficile, croyez-en ma triple expérience.

SANDY : Les prétendants ne se précipitent pas, ma pauvre Pauline.

EMMANUEL (*passant la bouteille à son voisin pour terminer la tournée*) : Hé ! pas si vite ! Je m'inscris en tête de liste... (*Sourire engageant en direction de Pauline*) Si Pauline y consent.

MÉLISSA (*à part*) : Ça tourne au vaudeville.

PAULINE (*minaudant*) : Je me demande si tu le mérites. (*Elle vient s'asseoir sur ses genoux et l'embrasse.*) Va pour la tête de liste !

EMMANUEL : J'espère qu'il n'y aura pas trop de concurrence aux essais.

PAULINE : Qui sait ? (*D'une pirouette, elle s'échappe et virevolte.*) La balle est dans ton camp.

EMMANUEL : Mais c'est toi qui porteras un jour le ballon. Et ça, c'est pas juste. Enfin, rien ne presse.

PAULINE : Mettons-nous à table, nous bâtons des plans sur la comète au dessert !

NOIR

.../...

ACTE IV SCÈNE 1

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À :**
www.theatronautes.com